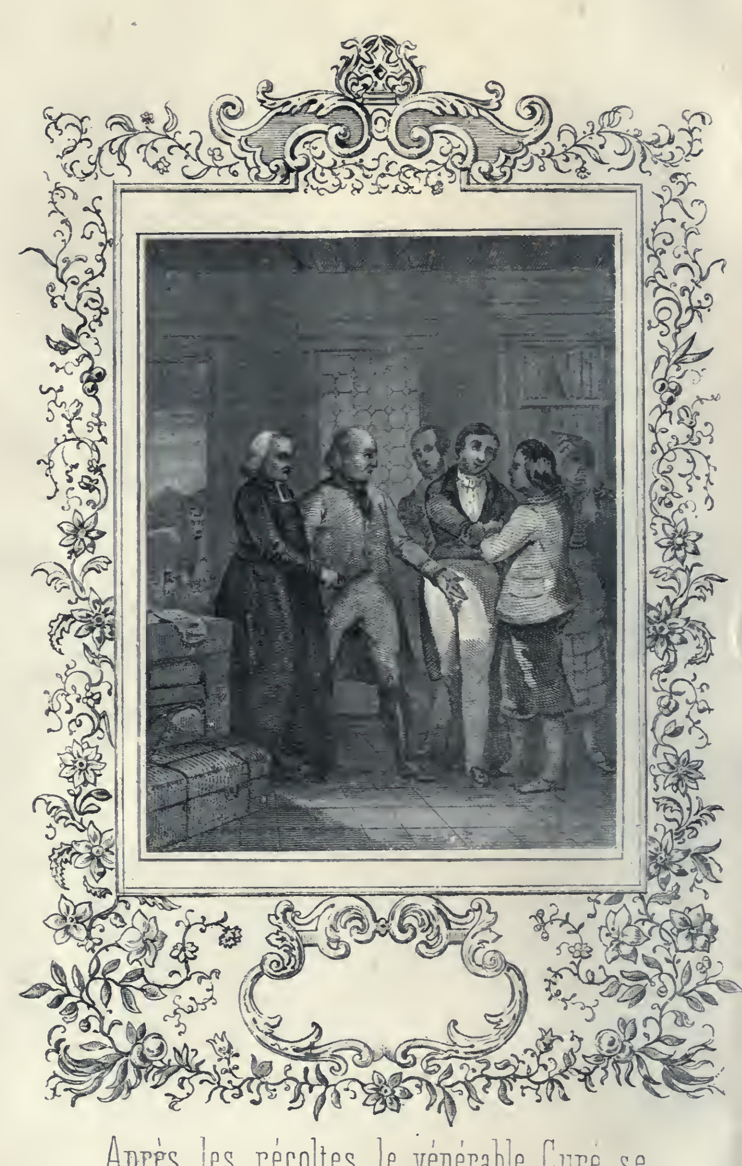



NSTI



BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,
POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,
PUBLIÉE AVEC APPROBATION
DE S. E. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.



Après les récoltes, le vénérable Curé se rendit au Château

PIERRE LE PÂTRE

OU

LE COMTE DE KERGUS.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
Rue des Taules.

PARIS
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
Quai des Augustins, 25.

PIERRE LE PATRE

OU

LE COMTE DE KERGUS

PAR

M. LAVAYSSIÈRE.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES
Chez Martial Ardant Frères,
rue des Taules.

PARIS
Chez Martial Ardant Frères,
quai des Augustins, 25.

1857

PIERRE LE PATRE

OU

LE COMTE DE KERGUS.

I

Dans une contrée de l'ancienne Armorique qui n'avait été atteinte que bien légèrement par la civilisation en 1802 (et qui n'était pas plus malheureuse de cet oubli), se voyait au milieu d'une large ceinture de landes un vieux manoir. La tourmente révolutionnaire de 93 l'avait jeté à terre; il gisait au milieu de ses ruines. Deux vieilles tours démantelées, tenues debout par les fortes attaches des lierres, sans toitures, sans portes, sans fenêtres,

offraient un tableau complet de désolation et d'une accablante tristesse. Un gros mûrier masquait, du côté de la cour dont les murs étaient renversés, cet aspect de solitude et d'abandon ; mais, à l'extrémité opposée, le spectacle changeait : des bâtiments rectangulaires fortement assis, de vastes granges, formaient un carré dont l'entrée touchait aux ruines dont nous venons de parler. Il fallait donc passer devant les ruines pour arriver à ces bâtiments, c'est-à-dire fouler le passé pour atteindre le présent. Tel est le cours de l'existence de l'humanité !

A l'époque où l'on criait guerre aux riches et paix à ceux qui n'ont rien (car en conscience il eût été absurde de faire la guerre pour conquérir des haillons), on abattait les bois de haute-futaie ; mais le château dont nous parlons se trouvait si éloigné des points où les bois pouvaient être exploités, que la hache n'endommagea point les forêts qui cernaient le château de la Blainie. Il est cependant véridique d'ajouter que les plus belles pièces avaient disparu. Les paysans des bourgs voisins trouvaient qu'elles valaient bien la peine de les venir

chercher de deux ou trois lieues à la ronde, surtout quand ils avaient la liberté du choix sans payer. Ces dévastations, que nous pourrions nommer des coupes sombres, ne purent s'exercer que durant quelques années; aussi les bois de la Blainie étaient remarquables à l'époque où commencent ces récits.

Le coq matinal avait éveillé les habitants du château (on s'obstinait à lui donner ce nom), et les portes s'ouvraient, les valets visitaient les étables, reprenaient leurs travaux journaliers; sur le pas de la porte principale, un vieillard, encore vert quoique un peu courbé, surveillait les travailleurs, jetant de temps en temps les yeux vers les nuages que le vent de l'ouest chassait lentement dans le ciel. La figure de cet homme était calme, presque souriante. Le rouge qui couvrait les pommettes de ses joues dénotait une nature sanguine et joyeuse; mais l'œil en disait encore plus: petits, un peu enfoncés, cachés sous des sourcils grisonnants, ils pétillaient d'esprit et de malice. Le sarcasme n'avait pas resserré sa lèvre supérieure; tout l'ensemble du visage annonçait trop de bonté. Son regard se-

tenait depuis quelques minutes fixé sur la porte de la bergerie. Tout-à-coup elle s'ouvrit, et un gros bouc, la sonnette au cou, bondit dans la cour, heureux de se voir libre; puis un nombreux troupeau de ces petites brebis que nourrit l'herbe rare et aromatisée des landes sortit pêle-mêle, bêlant, se heurtant, pressé par un chien de forte taille qui comprenait sa force et n'en abusait point.

« Que fait donc Pierre? » se dit l'homme dont nous avons esquissé le portrait.

En se parlant ainsi, il se dirigeait vers la bergerie, d'où un enfant d'une douzaine d'années sortit chargé d'une pelle, d'une pioche, de son bâton ferré, et ayant un panier au bras.

« Holà, maître Pierre, que signifie tout cet attirail? vas-tu fonder quelque part un établissement? » demanda le vieillard d'un air goguenard.

L'enfant tourna la tête et sourit.

« Tu n'es pas communicatif ce matin, garçon, reprit le vieillard; si tu conduis le

troupeau dans la coulée, tu seras écrasé sous ta charge avant d'y arriver.

— J'irai plus loin encore, maître, répondit l'enfant : il y a de bonne herbe dans le ravin, et c'est là que je veux aller aujourd'hui. Pendant la chaleur, les bêtes se mettront à l'ombre sous un châtaignier ; j'emporte mes provisions et celles de Turc, et nous rentrerons ce soir au frais.

— C'est très bien, dit le vieillard; mais que veux-tu faire de ces instruments?

— C'est mon secret.

— Monsieur Pierre, c'est très bien.

— Ne vous fâchez pas, maître, reprit l'enfant d'un air caressant; je vous le dirai plus tard.

— Và donc, lui dit le vieillard. »

Il lui donna une petite tape sur la joue, et l'enfant rejoignit son troupeau qui trottait déjà dans l'avenue de peupliers, le long des abreuvoirs.

Le vieillard le suivit des yeux, et le vit attacher son panier au cou de Turc qui

parut habitué à rendre ce service à son maître.

« C'est un singulier être que cet enfant, dit en lui-même le vieillard ; il faut toujours qu'il entreprenne quelque chose. Il réussira, car il est actif et intelligent. »

Maintenant transportons-nous à plus d'une lieue du château. Le terrain commence à s'incliner, des sommets de châtaigniers s'élèvent au-dessus du sol, et un petit filet d'eau marque son passage par un ruban vert d'herbes fines et appétissantes. Ce n'est pas encore là que notre berger s'arrêta. Le sol se creusa tout-à-coup en vallée assez profonde ; aux bruyères succédaient des arbrisseaux, des ronces, et d'endroit en endroit des châtaigniers enfonçaient leurs racines dans un sol fertile, car leurs troncs étaient énormes et leurs branches s'étendaient au loin. Le bouc conducteur du troupeau grimpa sur les rochers épars ; les brebis se répandirent dans le vide de la vallée, et Pierre, après avoir déposé ses instruments, rendu Turc libre ; parcourut les alentours de ses regards.

« Ici, Turc, dit-il à son fidèle compagnon en lui indiquant de la main le troupeau dispersé ; veille bien. »

L'animal intelligent alla se poster sur un point élevé, et s'y étendit le nez au vent.

A quelque distance du lieu ou le pâtre s'était arrêté, s'élevait une pierre carrée haute d'environ deux mètres. On disait dans le pays que c'était une pierre druidique ; elle avait fourni matière à dissertation aux archéologues des environs; le savant Dutaya l'avait visitée, examinée, et avait reconnu que c'était en effet un monument druidique.

Pierre le pasteur fut plus positif. Il se mit à l'œuvre, et enleva d'abord les gazons, puis les terres, et enfin fit autour une excavation profonde. Il travaillait avec ardeur, sortant de temps en temps pour jeter les yeux sur le troupeau confié à la vigilance de Turc. Tout-à-coup sa pioche rencontre un corps dur. Il l'examine ; c'est la pierre, mais la pierre placée et cimentée par la main de l'homme ; cependant il n'avait pas encore atteint la base de la *pierre levée*. Il dirigea sa fouille d'un autre

côté, rencontra le même obstacle... Sa petite intelligence en conclut, ou que la maçonnerie servait de piédestal à la pierre, ou de voûte à quelque caveau. Ce jour-là il ne put que déblayer les terres autour de la colonne de granit. Cette opération terminée, il examina avec attention les assises de la maçonnerie, et découvrit qu'elles se prolongeaient vers la vallée, tandis qu'elles se trouvaient appuyées contre le rocher dans la partie supérieure. L'heure de ramener le troupeau étant arrivée, il cacha soigneusement ses instruments et revint à la ferme. Sa curiosité se trouvait si vivement excitée qu'il ne put en dormir durant une partie de la nuit.

Le maître n'était pas encore levé qu'il conduisait déjà son troupeau dans les landes. Ce jour-là il emportait une longue corde dans un sac; il avait fait bien des réflexions durant son insomnie. Il déblaya soigneusement les alentours du monolithe, examina la pose des pierres, et chercha un point où il pût l'entamer. Après un long travail et des efforts inouïs pour son âge, il parvint à détacher une pierre, puis une autre, enfin

à arriver assez profondément pour qu'il y eût fissure entre les pierres. Il y versa de l'eau qui fut aussitôt absorbée. Il y avait donc une cavité souterraine. Son travail se fit avec plus d'ardeur ; après chaque coup de pioche il entendait un bruit sourd... A la campagne, l'esprit de l'enfant livré à lui-même se tourne vers la réflexion et l'observation. Le soir, il était parvenu à percer la voûte, et sa corde glissée dans l'ouverture avait atteint une profondeur de trois mètres. Il fallait rentrer à la ferme et se taire, quand il avait tant d'espérances à communiquer.

« Eh bien ! Pierre, lui demanda le vieillard, où en sont tes grandes entreprises? »

L'enfant répondit en souriant : « Aussi avancées que le temps m'a permis de les avancer, maître.

— Et c'est encore un grand secret?

— Oui, répondit-il, en comprimant le désir qu'il avait de le communiquer.

— Nous verrons cela, dit le maître, en lui passant la main sous le menton ; mais

ces fameux secrets commencent à m'intriguer. »

Au point du jour suivant, le pâtre était déjà aux champs; ce jour-là il s'était muni de lumière, d'amadou et d'un briquet. Son maître l'avait suivi de loin: il le vit travailler avec ardeur autour de la *pierre levée*. Soupçonnant son projet, et craignant qu'il ne fût écrasé par la chute de la pierre, il s'approcha doucement. A l'instant où il arrivait derrière le monolithe, le pâtre venait de faire tomber une partie de la voûte du souterrain. A la vue de son maître, l'enfant parut vivement contrarié.

« Rassure-toi, garçon, lui dit le vieillard; je ne veux pas te priver des avantages de ta découverte, mais je veux t'aider de mes conseils. »

Il mesura de l'œil la profondeur de l'ouverture, et y descendit de la lumière qui s'éteignit aussitôt; puis il y fit jeter des fougères embrasées pour établir un courant d'air. Tandis que ces choses se passaient, le maître s'assit sur les monceaux de terre et regarda son pâtre.

« Qui t'a donné l'idée de ce projet? lui demanda-t-il.

— Maître, répondit Pierre; j'ai tant entendu parler de cette pierre, on en faisait des histoires si singulières, que j'ai voulu mieux voir que les autres, et nous allons savoir ce qui est en est. »

Ils se levèrent, la lumière fut de nouveau descendue, et ne s'éteignit plus. Au bout de la corde ils attachèrent un bâton; Pierre se mit à cheval dessus, et son maître le laissa descendre lentement. Quand il eut atteint le sol, il demanda la lumière. La colonne descendait jusqu'au sol où elle était encore enfoncée, autour s'élevait une voûte circulaire, et un conduit servait à diriger les eaux d'infiltration vers la partie inclinée. Dans des espèces de niches, tout autour de la base de la voûte, se trouvaient des urnes en terre, scellées avec un mastic tellement dur que le pâtre ne put l'enlever. Il fit part de cette découverte à son maître, qui attacha la corde autour du monolithe et se laissa glisser dans le souterrain. Ces vases étaient ronds, armés de deux anses, plusieurs très lourds.

« Hé ! hé ! s'écria le maître, je crois, mon garçon, que tu n'as pas perdu ton temps. On dit que les anciens mettaient les cendres de leurs morts dans de pareils vases ; mais les cendres ne pèsent pas tant ! Approche la lumière, que nous puissions ouvrir celui-ci. »

En faisant des efforts pour cela, le col s'en détacha, et ils virent briller des pièces d'or de formes variées... Ils restèrent ébahis à cette vue.

« Te voilà riche, mon ami, lui dit le maître.

— Nous le serons tous deux, répondit Pierre...

— Il faut maintenant monter ces cruches en haut ; grimpe le long de la corde, je les attacherai par les anses, et tu les tireras au dehors.

— Maître, fit observer l'enfant, il vaut mieux les laisser ici et venir les chercher avec un cheval. Comptez, il y en a cinq, et elles sont lourdes.

— La journée n'est pas très avancée, dit

le maître ; je vais aller au château, et dès ce soir nous pourrons emporter le tout. »

Ils sortirent du souterrain, le maître se rendit à la ferme, d'où il revint avec le meilleur cheval de son écurie et des sacs en forte toile. Des cinq urnes, trois étaient pleines de pièces d'argent et d'or, les deux autres d'os et de cendres. Ils les laissèrent dans le souterrain, et n'emportèrent que les premières.

Ils arrivèrent de nuit à la ferme et transportèrent eux-mêmes les sacs dans la pièce la plus retirée de l'habitation, puis se rendirent au souper commun. Lorsque la prière du soir fut terminée, que les valets se furent retirés, le maître et Pierre se rendirent à l'appartement où était leur trésor.

« Je ne sais pas ce que tout cela peut valoir, dit le maître à son pâtre, mais c'est tout à toi ; que Dieu me préserve de la tentation de t'en enlever une partie.

— Maître, répondit Pierre, ces trésors étaient enfouis et inutiles ; le bon Dieu nous les donne : partageons. Vous avez été bon pour moi, pauvre enfant abandonné, vous

m'avez élevé comme votre fils; mon bien est votre bien : disposez-en..

— Tu es un noble cœur, enfant, dit le vieillard, en lui ouvrant les bras ; je suis assez riche pour ne plus rien désirer, ma vie touche à son terme; songeons à toi, qui commences la tienne; songeons à ton avenir. »

Le lendemain, le vieillard, emportant des pièces d'or et d'argent, se rendit à la ville voisine sur la vigoureuse jument noire qui le transportait aux foires. Il revint avec la bonne nouvelle que les pièces étaient de bon or et de bon argent, et que, vu leur ancienneté, elles seraient vendues à un prix plus élevé que celui de la valeur du métal.

« Vivons comme par le passé, mon ami, dit-il au jeune pâtre, n'éveillons la jalousie ni l'envie de personne, et assurons pour toi la tranquille jouissance de ces richesses. »

Le vieillard, homme plein d'expérience, avait chargé un homme en qui il avait confiance d'opérer le changement de ces pièces antiques contre la monnaie courante; mais

il n'avait pas déclaré toute la valeur du trésor trouvé par Pierre.

Il entra en négociation avec le propriétaire du vieux château pour l'acquisition de cette propriété ; le contrat était au nom de son pâtre Pierre. Une seule chose fut remarquée des habitants du château : c'est que Pierre avait cessé de conduire les brebis aux landes, et qu'il se rendait tous les jours pour prendre les leçons du curé de la paroisse.

On veut le faire entrer dans les ordres, disaient les uns ; les autres soupçonnaient que Pierre, qui était un pauvre enfant abandonné, avait été reconnu par sa famille, et qu'avant de le rappeler cette famille voulait qu'il fût instruit. On ne trouvait donc pas étrange que le maître l'eût placé à son côté au haut bout de la table, et qu'il le traitât comme son fils.

Le prêtre chez lequel Pierre se rendait chaque jour était un homme instruit et plein d'expérience. Découvrant de jour en jour des dispositions heureuses dans son élève, il le dirigea avec ardeur vers le bien ; et l'élève répondit si bien à ses soins, qu'il

prit le parti de vivre dans la médiocrité et de faire de bonnes œuvres.

Un an se passa ainsi fort tranquillement. L'instruction de Pierre s'étendait ; sa petite bibliothèque, augmentée chaque jour, était devenue assez considérable ; il y puisait des connaissances qui étaient en rapport avec ses goûts pour la vie des champs.

L'hiver s'annonçait vigoureux et calamiteux en même temps : les récoltes avaient été peu abondantes ; les sarrasins, qui font la base de l'alimentation en Bretagne, avaient manqué (expression du pays) ; les autres récoltes n'avaient pas été plus productives. Les petites gens et les pauvres allaient donc pâtir durant la rude saison...

Le vieillard avait des grains en abondance, et de la récolte antérieure et de la dernière. Après s'être concerté avec Pierre, voici le parti qu'il prit.

Une grange presque abandonnée fut réparée et mise à l'abri du froid ; partagée en compartiments divisés par des cloisons, elle offrait des habitations plus saines et plus agréables que le sont ordinairement celles

des habitants de la campagne; enfin elles furent garnies de lits en pieux, construits à la hâte, et de tout ce qui est strictement nécessaire pour être habitables.

Vingt pères de famille des plus nécessiteux furent appelés du bourg voisin, et logés dans la grange. Il y eut une cuisine commune faite par deux seules ménagères, et où chaque famille venait aux heures des repas prendre les aliments nécessaires à sa conservation. Dans les premiers temps, Pierre donna ses avis aux ménagères pour qu'elles pussent savoir donner aux aliments plus de saveur, et en tirer un meilleur parti.

Toutes les personnes en état de travailler furent employées, les hommes à démolir les ruines du vieux château, et les femmes à des travaux intérieurs et profitables; tous recevaient un paiement égal à celui qu'ils auraient reçu en travaillant pour des particuliers. Ainsi la prévoyance et l'humanité de notre jeune pâtre leur assura une existence sûre, aisée et laborieuse.

Aux premiers jours du printemps, toutes

les ruines avaient disparu, et un vaste jardin, entouré de douves profondes, récréait la vue et ouvrait un vaste horizon aux bâtiments habités.

Les calculs de Pierre dépassèrent ses espérances; les travaux exécutés revenaient à un prix bien inférieur à tout autre mode de direction de travail, et les pauvres familles avaient amassé un petit pécule, tout en ayant vécu durant un hiver calamiteux dans une aisance qui leur était inconnue.

Ce premier succès enhardit notre jeune novateur. Quoiqu'il n'y eût plus de travaux à exécuter au château, il retint cependant, à leur grande satisfaction, tous les travailleurs de l'hiver, et les employa à construire sur les points les plus favorables des landes de petites habitations suffisantes pour y loger une famille. Les matériaux des ruines furent employés à ces constructions, et cinq mois après un nombre suffisant de maisons put être livré aux familles qui avaient trouvé un abri au château durant l'hiver, et qui avaient pris, sous la direction de Pierre, des habitudes laborieuses,

sans se soumettre à la routine ennemie du progrès.

Il ne faut pas croire que les mesures les plus utiles pour assurer ce nouvel essai de moralisation du pauvre par le travail et le bien-être eussent été négligées. Tandis que les murs des modestes toits s'élevaient, des bras laborieux préparaient des jardinets, remuaient les terres vierges des landes, les entouraient de fossés, et transportaient les terres des débris du château pour y créer des prairies.

Pierre se trouvait si heureux de ses entreprises, qu'il passait les journées entières avec les travailleurs dans une petite hutte en planches, montée sur des roues, et qu'il faisait transporter à volonté d'un lieu à un autre. Retiré dans cette retraite, il étudiait, constatait ses observations et les résultats de son entreprise.

Son jugement acquérait ainsi de la rectitude, et son intelligence sans cesse exercée sur des objets qui nécessitent la réflexion et l'observation, s'étendit d'une manière étonnante. Pierre n'était pas de ces jeunes gens

qui éblouissent par leur babil ; sa conversation était froide, pleine de faits, et sans prétentions...

Après la saison des récoltes, le vénérable curé de la paroisse, accompagné de plusieurs de ses confrères, se rendit un jour au château ; les mouvements extraordinaires qu'on y remarquait annonçaient ou une fête ou une grande cérémonie. Tout le monde avait ses habits des dimanches ; une table immense était dressée dans la cour, sous un ciel pur, à l'ombre du vieux mûrier dont nous avons déjà parlé. A l'heure du dîner, la cloche de la ferme appela les habitants et les étrangers autour de la table du festin ; le bon curé récita les prières d'usage avant de s'asseoir, et Dieu dut entendre les voix de ces honnêtes et laborieux paysans, répétant la prière, le front découvert et la tête inclinée, dans un pieux recueillement, sous les rameaux d'un arbre solitaire inondé des rayons d'un soleil resplendissant.

Cette réunion touchante et champêtre avait pour but d'attirer la bénédiction du ciel sur cette petite colonie naissante, et de sanctifier

les travaux des hommes par les devoirs de la religion : c'était donner une base durable à l'entreprise et aider à la moralisation des nouveaux colons.

Un des prêtres fit une allocution touchante aux assistants, et, après le dîner, tous se rendirent en procession et assistèrent à la bénédiction des nouvelles demeures. La journée se termina par des amusements champêtres où les instruments de musique du pays firent entendre leurs sons aigres et retentissants.

En prenant possession de son habitation, chaque colon y trouva les meubles nécessaires, deux vaches, six moutons et des oiseaux de basse-cour. Ils reçurent aussi les provisions reconnues suffisantes pour attendre la récolte prochaine, et les instruments aratoires pour la préparer.

Le génie agricole de Pierre continua de veiller sur ses protégés. Le matin, un seul enfant réunissait tous les troupeaux pour les conduire sur les landes; tous les travaux qui purent se faire en commun, sans mettre les

intérêts particuliers trop en contact, furent exécutés par tous.

Pierre, poussé à cela par ses observations, résolut de tenter en grand, et à l'aide des bras des colons, une entreprise qui allait heurter les plus anciennes habitudes du pays.

Dans une partie écartée des landes, il fit enlever six centimètres de terre avec les bruyères, les ajoncs et les mousses : il dépouilla le sol de toute verdure, de toute plante; puis il fit jeter dans une immense excavation toutes ces terres, ces bruyères et ces plantes; ensuite il les fit recouvrir de terre fortement piétinée. Çà et là, par le moyen de conduits ménagés à dessein, il introduisait dans ces masses de végétaux les eaux d'un petit réservoir dénaturées par de fortes quantités de chaux. Quelques mois après, le sol s'était affaissé, il était sillonné de profondes crevasses : il y fit couler de nouveau les eaux de son réservoir toujours blanchies par la chaux. La partie dépouillée des landes se couvrit au printemps d'une faible et rare végétation ; mais enfin elle devint sous l'influence de l'air de plus en

plus féconde. Ces observations furent encore consignées dans le petit journal de Pierre.

La plantation des arbres fruitiers, des petits arbrisseaux qui portent des baies utiles, n'avait pas été négligée autour des habitations; chaque colon s'efforçait d'embellir sa demeure, son jardin, ses champs, et d'aider le travail de la nature par le travail éclairé de l'homme. Pierre était le conseiller général, le directeur accepté et toujours scrupuleusement obéi des colons.

Les dimanches et les jours de fête, après avoir assisté aux offices de l'Eglise, les colons se rendaient au château, où Pierre leur faisait des lectures propres à ouvrir leur intelligence, à augmenter leurs connaissances, et surtout à les habituer à l'ordre, à l'économie, et enfin à les rendre bons et moraux. Après ces lectures venaient les plaisirs et les jeux innocents. Ici, au milieu d'un cercle, se dressait un jeu de quilles; plus loin s'élevait le sol bien uni du jeu des boules : les enfants couraient aux barres, se préparaient à la souplesse des mouvements par l'exercice du jeu de la paume. Tout était si bien entendu, si bien réglé, qu'on atten-

dait avec plaisir le retour des dimanches et des jours de fête, et qu'on reprenait sans regret les travaux des jours ouvrables.

La prospérité s'étendait donc sur les colons ; mais leur bienfaiteur ne vit pas pour cela diminuer sa fortune. Elle avait été employée tout entière dans les entreprises dont nous avons parlé plus haut ; mais les landes presque stériles s'étaient changées en champs de bon rapport, et s'étaient fertilisées sous les bras des travailleurs ; et dès la seconde année, chaque habitation produisait plus de revenu que toutes les landes dépendantes du château n'en produisaient anciennement.

La seconde année les colons partagèrent un tiers de leurs revenus, et la troisième ils furent fixés pour toujours au partage égal.

Il se trouva bientôt, comme dans toute société naissante, un obstacle au bonheur de tous. Quelque bien dirigés, moralisés et éclairés que fussent les colons, des inégalités se déclarèrent dans les fortunes ; les forces et l'intelligence ne leur avaient pas été

départies en portions égales, comme les terres des landes. Le nombre des enfants, la mort des travailleurs, venaient mettre obstacle à une prospérité croissante dans une proportion égale... Pierre n'avait pas porté ses vues si loin, et ce problème fut difficile à résoudre pour lui. Voici le remède qu'il trouva dans la simplicité de son esprit, plus nourri d'observations et de réflexions que façonné par l'expérience.

Dès que le nombre des travailleurs était augmenté dans une famille, il augmentait proportionnellement l'étendue du terrain à cultiver; il opérait au contraire une réduction quand la mort enlevait des bras à la famille. Tous les enfants reçurent une instruction égale, une même éducation religieuse; il voulut que toutes les vocations fussent dirigées vers l'agriculture, regardant les grands centres de population comme dangereux à la pureté des mœurs et à la fermété des principes religieux. Il admit deux seuls corps de métiers à la colonie, les forgerons et les charrons. Les enfants, à l'exemple de leurs pères, avaient appris à fabriquer les choses utiles à leur usage. C'était à ce travail qu'ils

employaient les journées pluvieuses de la mauvaise saison.

Il eut beau faire, beau prévenir, des inégalités sensibles, résultat inévitable de l'inégalité des forces, de l'intelligence et de l'industrie, s'établirent dans sa colonie, qui, dix ans après sa fondation, eut quelques colons aisés et plusieurs bien malheureux. Le principe de la charité avait été si fortement empreint dans les cœurs des premiers colons, qu'il subsista encore longtemps; mais bientôt l'aisance amena les désirs, éveilla l'ambition, et étouffa les principes salutaires qui avaient présidé à la fondation de la colonie. Mais nous anticipons sur les événements, parce que nous serons peut-être contraint de transporter ailleurs le théâtre de notre récit.

La colonie comptait quatre ans d'existence, lorsque le vénérable vieillard qui avait été l'ami, le conseiller et le père de Pierre, mourut paisiblement et comme meurt un homme de bien.

Cette perte affligea d'autant plus le jeune homme qu'il ne connaissait point sa famille, et qu'il avait concentré sur cet excellent

vieillard toutes les affections aimantes de son cœur. La religion vint essuyer ses larmes, relever son âme, et le rappeler à la bonne œuvre qu'il avait entreprise.

Son père adoptif lui laissait quelques documents qui pouvaient le mettre sur la voie et le conduire à la découverte de sa famille; il les parcourut avec anxiété, et son esprit froid et observateur lui traça une marche à suivre pour tirer tout le parti possible des documents dont il était le détenteur.

Il apprit qu'il avait été trouvé dans les environs de Rennes, élevé par une vieille femme, et pris, à cause de la vivacité de de son esprit, par le fermier Letornier, le bon vieillard de ce récit. A cela, et à quelques autres détails sans portée, se bornait tout ce qu'il put savoir de son enfance.

Confiant à un homme qui possédait sa confiance le soin de sa propriété, recommandant ses colons au pasteur de la paroisse, il partit pour le lieu où il avait été nourri, sans communiquer son projet à d'autres qu'au bon curé qui le chérissait à l'égal d'un fils.

II

Entre la ville de Rennes et le petit bourg de Liffré, dans une coulée couverte de rochers nus et de bruyères maigres et rares, s'élevait une petite maisonnette au toit de chaume, et entourée de quelques arbres fruitiers.

Un étranger monté sur un cheval vigoureux, portant en croupe une valise bien garnie, descendit à la porte de cette habitation et demanda à parler à la personne qui habitait cette maison. Un homme jeune encore

se présenta à l'étranger, lui déclara un nom qu'il parut bien connaître, mais la personne qui l'avait porté n'existait plus depuis nombre d'années. L'étranger s'enquit de sa famille, et après tous les renseignements qu'il put recueillir remonta à cheval, et regagna la grande route. Sur la côte, il aperçut un vieillard chargé d'un fagot de bruyères et de broussailles; il lui fit des questions sur la route qu'il avait à suivre.

« Monsieur, lui répondit le vieillard, vous paraissez venir de la vallée; pour atteindre le bourg de Liffré, vous avez un chemin beaucoup plus court.

— Vous connaissez donc la vallée, mon brave homme? lui demanda l'étranger avec anxiété.

—Si je la connais, répondit-il, ce n'est pas étonnant: il y a soixante ans que je l'habite.»

L'étranger, qui n'était autre que Pierre, le héros de notre histoire, devint pensif... Il resta quelque temps immobile sur sa monture, puis en descendit avec vivacité. Il pria le vieillard de s'arrêter et de répon-

dre à ses questions ; celui-ci accéda volontiers à la demande du jeune homme, déposa son fagot, s'assit dessus, et prit une prise de tabac dans une tabatière de corne.

« Puisque vous avez habité cette vallée, lui demanda Pierre, vous avez dû connaître une femme Jégu?

— Si je l'ai connue ! répondit le vieillard, il ne faut pas me le demander : j'étais son plus proche voisin, et sans reproches je lui ai rendu plus d'un service ; c'était une bien bonne femme.

— Il le fallait bien, reprit Pierre, car on m'a dit qu'elle avait accueilli un pauvre petit orphelin abandonné de tout le monde ; ce fait est-il vrai ?

— Il est vrai, comme il est vrai que le soleil nous éclaire, répondit le vieillard en étendant la main vers le ciel ; et ce fut moi qui trouvai l'enfant sur la route. »

Le cœur de Pierre battit avec violence. Un instant après il demanda :

« Mais comment n'avez-vous jamais cherché à connaître les parents de cet enfant ?

— Comment... comment... vingt personnes m'ont fait cette question, et j'ai répondu à toutes ce que je vais vous répondre à vous même. Je revenais de Rennes, où j'avais été vendre quelques produits de mon jardin; ne voilà-t-il pas qu'en passant dans le chemin, il faisait un peu tard, j'aperçois quelque chose de blanc... je m'approche, et je trouve un enfant, pas moins que cela, monsieur. Sans réfléchir à ce que je faisais, j'emporte le marmot sous mon bras; et comme il criait, je m'arrêtai chez la mère Jégu, et je lui contai mon aventure. — Laissez-le-moi, reprit-elle, ma chèvre le nourrira, et si nous parvenons à découvrir ses parents, ils me paieront bien les mois de nourrice; sinon je le garderai : je suis seule, ça me distraira. Ça fut fait comme elle le voulait : le petit bonhomme s'attacha à la mamelle de la chèvre, et se mit à téter; c'était un plaisir. Je lui donnai tout ce que j'avais trouvé, sauf un petit paquet contenant des papiers que je gardai par devers moi; car on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Et vous avez perdu ce paquet? demanda vivement Pierre.

— Je crois qu'il est encore dans un coin de mon bahut, répondit lentement le vieillard. »

Pierre resta pensif...

« Brave homme, lui dit-il ensuite, pourriez-vous me communiquer ces papiers? »

Le vieillard le regarda attentivement, et répondit :

« Pourquoi pas! ça ne peut nuire à personne.

— Allons chez vous, dit Pierre... »

Une demi-heure après ils entraient dans une pauvre cabane où une jeune femme aux habits délabrés les reçut en appelant le vieillard son père. Un garçon d'un extérieur tout-à-fait rustre entra suivi de deux enfants joufflus qui allèrent se cacher derrière la table à la vue de Pierre. C'était le gendre du vieillard.

Le vieux bahut fut fouillé, mais le paquet recherché ne s'y trouva point. Pierre était dans une cruelle angoisse... ses yeux avaient suivi chaque pièce des pauvres effets que ce meuble contenait.

« Il était cependant encore là dimanche dernier ! s'écria le vieillard avec colère ; ces drôles auront voulu le prendre pour s'en amuser, comme s'ils savaient lire.

— Ce n'est pas moi qui l'ai pris, dit le plus jeune des enfants ; c'est Jacques.

— Et où l'a-t-il porté ? demanda Pierre... »

L'enfant, qui craignait une réprimande, jeta le petit paquet sur la table, et s'enfuit.

Pierre s'en saisit avec ardeur : c'était un portefeuille avec un fermoir en acier poli. Il l'ouvrit et déplia une lettre qu'il lut avec avidité... Son mouvement fut si extraordinaire que les yeux se fixèrent sur lui ; à mesure qu'il avançait dans la lecture de sa lettre, son visage prenait des teintes différentes ; enfin une incompréhensible expression se peignit sur tous ses traits : il replia la lettre, la remit dans le portefeuille, et resta un instant absorbé dans ses pensées...

« Brave homme, dit-il enfin, cette pièce m'est nécessaire, je vous remercie de l'avoir conservée : voilà toujours un témoignage de ma reconnaissance. » Il jeta sa bourse sur la

table. « Rendez-vous demain à Rennes, et venez me trouver à l'hôtel de la *Corne-de-Cerf.* »

Il prit le portefeuille, et, sans s'occuper de la famille du vieillard, il sortit, remonta à cheval, et retourna au grand trot vers la grande route.

« Quelque chose m'avait dit que cela me porterait bonheur », fit le vieillard en comptant l'argent contenu dans la bourse.

Dès que Pierre fut rendu à l'hôtel, il se retira dans sa chambre et examina le portefeuille. Outre la lettre dont la lecture rapide l'avait si fortement ému, il y trouva deux autres papiers, mais il ne put comprendre leur contenu ; ils se rapportaient à des faits qui lui étaient entièrement inconnus.

Il écrivit au bon curé de sa paroisse, lui fit part de ce qui lui était arrivé, en entrant dans les détails les plus minutieux, et lui demanda ses conseils. « Je vais, ajoutait-il en terminant sa lettre, faire une première démarche pour arriver à la découverte de ce qu'il m'importe tant de savoir; priez Dieu

qu'il me protége et qu'il m'envoie de sages résolutions. »

Après cette lettre, il en écrivit une autre; sa main tremblait en en traçant les caractères. Il consulta souvent les papiers du portefeuille. Enfin il sortit et alla lui-même déposer cette lettre au bureau de la poste ; puis, en revenant, il entra chez un banquier auprès duquel il avait un crédit ouvert, et revint à l'hôtel dans un état extraordinaire d'anxiété et de malaise. En effet, son avenir pouvait dépendre de la démarche qu'il avait faite. La journée était fort avancée ; le temps lui parut marcher avec une lenteur désespérante. A table, il fut distrait, ne mangea point ; en un mot, cette nature douce, calme, était bouleversée par l'attente. C'est qu'il y avait en lui une faculté puissante, que l'attente venait d'éveiller pour la première fois... l'imagination était ardente et active, il en souffrit horriblement.

Il s'était retiré dans sa chambre qu'il parcourait à grands pas, lorsqu'on lui remit un billet soigneusement fermé... Il l'ouvrit avec saisissement et y lut ce peu de mots :

« Votre lettre est tombée entre les mains » de la personne qui devait la recevoir : » demain, à huit heures du matin, un » homme ayant un mouchoir blanc à la » main gauche se promènera sur la place de » la Motte ; mettez aussi votre mouchoir à » la main, et suivez-le à distance. »

La douleur presse le cœur, mais le saisissement que fait éprouver une espérance mêlée d'inquiétude le presse encore davantage. Pierre resta un instant comme étourdi... « Déjà, se dit-il ; demain j'aurai peut-être un père, une mère, une famille !... Oh ! mon Dieu, j'en mourrais de bonheur !... »

Il passa une nuit fort agitée, tantôt s'abandonnant à une espérance démesurée, tantôt frissonnant de crainte et d'anxiété. Il fut debout avant le jour. Si, la veille, les heures lui avaient paru se traîner avec lenteur, ce fut alors bien pire. Il se promenait sur la place indiquée une heure avant celle qui lui avait été fixée, interrogeant des regards tous les passants et se désespérant de ne point découvrir l'homme au mouchoir. Enfin

l'horloge sonna huit coups, il tressaillit à chaque battement, et se leva de dessus le le siége en pierre où il s'était mis en observation. Derrière lui, un homme simplement vêtu, d'un âge un peu avancé, marchait, tenant à la main un mouchoir blanc...

Dès qu'il eut découvert Pierre, qui tenait aussi son mouchoir, il tourna sur les talons et reprit lentement la route qu'il venait de parcourir. Pierre, le cœur horriblement agité, le suivit, réglant sa marche sur la sienne. L'inconnu se dirigea vers le faubourg de Fougères, se retourna plusieurs fois, sans doute pour s'assurer qu'il était suivi; enfin il sortit du faubourg, et entra dans une maison d'assez belle apparence, séparée de la route par un jardin.

Les portes restaient ouvertes devant l'homme que Pierre regardait comme son guide; il entra donc sans balancer. Quoiqu'il eût traversé plusieurs appartements, il n'avait cependant pas aperçu une seule figure humaine. Il allait donc en confiance sur les pas de son conducteur. Celui-ci traversa une grande cour intérieure et entra

dans un bâtiment carré, espèce de tourelle basse et sans ouverture sur la cour : la porte, garnie de clous à grosse tête, était en bois de chêne et très épaisse ; il n'y fit pas attention, tant son esprit était préoccupé de l'entrevue qu'il attendait. Il suivait un corridor assez obscur, lorsqu'il entendit derrière lui les pas d'un homme : il se retourna, vit son guide se retirer et fermer après lui la porte. La clef tourna deux fois dans la serrure, et ce grincement de fer retentit à son oreille si tristement qu'il sentit la sueur inonder son front. Une horrible pensée traversa son esprit ; mais il avait l'âme si pure, l'esprit si élevé, qu'il ne pouvait croire au mal. Il revint sur ses pas, la porte était bien et solidement fermée ; il lui sembla même qu'on y avait fait récemment des réparations. Le corridor aboutissait à une chambre basse, éclairée par une ouverture ronde garnie de barreaux en fer. Il resta un instant accablé ; mais tournant ses pensées vers le Dieu qui protége l'innocence, il implora son appui et sentit le calme revenir dans son âme. Envisageant aussitôt sa position et les suites qu'elle pouvait avoir,

il cacha dans sa botte le portefeuille qu'il avait apporté, ainsi que l'argent dont il se trouvait muni; puis il visita sa prison, car il ne put douter qu'il ne fût en prison. Il faisait cette exploration plutôt par le besoin qu'il avait de s'assurer de sa nouvelle position que dans l'intention de tenter une évasion. Sur une petite table se trouvaient des aliments : ils étaient de bonne qualité, et le linge propre. Il en tira la conséquence qu'on n'avait que l'intention de s'assurer de sa personne et de sa discrétion. Ses idées prirent un cours moins désolant. Alors, son imagination s'éveillant, le mit à la torture et le consola tour à tour. Pas le moindre bruit ne s'entendait dans la tourelle; l'ouverture en donnait sur des champs entourés de fortes haies de terre et de buissons; cette campagne était déserte. Quoique la trempe de son esprit fût forte, cependant, comme il n'avait jamais été en lutte avec le malheur, et comme il était pris à l'improviste, il fut ébranlé. Le souvenir de sa tranquille habitation dans les landes, de ses colons qui lui devaient l'aisance et une vie heureuse, des jours si calmes et si bien remplis qu'il avait

passés au milieu d'eux, vint l'attrister. Des larmes coulèrent le long de ses joues, et ses yeux se tournèrent suppliants vers le ciel. Il se mit à genoux et pria longtemps ; il pria avec toute la ferveur de son âme, car il tombait dans un abîme d'anxiété après avoir caressé les espérances les plus chères à un bon cœur, les espérances qui lui avaient montré une famille à aimer, des êtres à qui se rattacher par les liens du sang, et qui allaient enfin lui donner un nom. Il priait encore lorsqu'une voix sèche et dure descendit du plancher, et lui dit :

« Ecoutez !

— J'écoute, répondit-il en comprimant son émotion.

— Est-ce vous qui avez écrit une lettre à Mme B... hier au soir ?

— C'est moi, répondit-il.

— Connaissez-vous l'homme dont il y est fait mention ?

— C'est moi, répondit-il encore. »

La trappe se referma, et il entendit les

pas qui s'éloignaient au-dessus de sa tête. Un instant il écouta, un instant il espéra qu'on allait venir ouvrir sa prison. Attente inutile! il se trouva entouré du plus profond silence. Dans un redoublement d'angoisses, il se rendit à la porte, y appliqua l'oreille; pas le moindre bruit...

Une révolution subite s'opéra dans son esprit.

« Il m'arrivera ce qu'il plaira au ciel de m'envoyer, dit-il; mais je dois songer à défendre ma vie si elle est menacée, et à me procurer une liberté que l'homme n'a pas le droit de me ravir. »

La vie des champs, l'habitude de l'exercice, lui avaient donné une grande force de corps. Il saisit les barreaux de la petite ouverture et essaya de les ébranler : ce fut en vain. Il attaqua la muraille avec un instrument de jardinage oublié dans la prison, et y travaillait avec ardeur, lorsque la trappe s'ouvrit encore; il leva les yeux, et vit le canon d'un fusil dirigé sur lui...

« Restez en paix, lui cria la même voix;

vous devez demeurer ici jusqu'à la nuit : autrement je me trouverai dans la nécessité de me débarrasser de vous. »

Il déposa son instrument et alla s'asseoir auprès de la table, comprenant que la résignation était pour le moment sa seule défense.

La trappe se referma, mais il n'entendit plus les pas de son geolier qui s'éloignaient comme la première fois. La faim le pressait; malgré son inquiétude il prit des aliments. Que de pensées tumultueuses bouleversèrent son esprit, tandis que, calme en apparence, les bras croisés sur la poitrine et les yeux à demi fermés, il attendait la fin de cette journée qui devait mettre un terme à cette inconcevable captivité!

Les heures s'écoulent lentement dans l'attente ; elles se traînent dans l'inquiétude de l'avenir. Pierre n'était point encore habitué aux luttes énergiques de l'opprimé contre l'injustice; mais il avait confiance en Dieu, et il comptait sur l'innocence de ses projets.

Cependant la manière dont on le traitait

lui faisait soupçonner que quelque chose de terrible avait accompagné sa naissance, que son existence pouvait remuer de grands intérêts, peut-être de redoutables passions. Tirer des conséquences de faits connus, peut offrir un aliment momentané à l'activité de l'âme; mais sur quoi baser une supposition quand on est dans l'inconnu absolu?

Aux approches de la nuit, Pierre fortifia son courage, réchauffa ses espérances de liberté, n'osant plus rien attendre de relatif à la découverte de sa famille. La nuit était déjà noire, lorsque deux hommes armés et masqués entrèrent dans sa prison. Il se montra résigné : il fut fouillé par l'un d'eux, tandis que l'autre tenait un flambeau de la main gauche et un pistolet de la droite. On lui mit un bâillon, et ses jambes furent retenues par une corde qui ne lui laissait que la possibilité de marcher : il fut étonné qu'on ne lui liât pas les bras. A la porte de la maison, il fut poussé dans une voiture qui partit aussitôt. Les deux mêmes hommes, assis à ses côtés, n'échangèrent pas une seule parole. La voiture roulait sur un terrain uni, sans éprouver le cahotage

qu'occasionne le pavé des villes. Au point du jour il y eut une halte ; un autre homme, que Pierre n'avait pas vu dans l'obscurité, était assis à côté du postillon. Il sauta à terre et s'éloigna dans la campagne ; elle était triste et sans apparence d'habitations. Il revint une demi-heure après ; on jeta sur la tête du prisonnier un grand voile assez épais pour l'empêcher de distinguer les objets, et fut ainsi conduit dans une route encaissée entre des haies, traversée d'ornières profondes, et où des rameaux pendants frottèrent plusieurs fois sa tête.

Marchaient-ils dans les bois, ou à travers les champs ?... Dès qu'il crut que sa vie était réellement menacée, il prit une résolution énergique, écarta de son esprit toute autre pensée que celle de veiller à sa conservation. Les entraves qui pouvaient embarrasser ses jambes avaient été enlevées, mais on s'était assuré des mouvements de ses bras ; il pouvait donc suivre la marche rapide de ses conducteurs. Ils arrivèrent en face d'une habitation dont Pierre put distinguer la masse à travers son voile, mais qui ne lui apparaissait que confusément. Il

y fut introduit, monta un grand nombre de marches dans un escalier tournant, et enfin entra dans une chambre parfaitement éclairée, où il fut débarrassé de son voile. Un de ses gardiens alla se placer le dos tourné à la fenêtre, et sans lever le masque qui lui couvrait le visage, il lui dit :

« Nous vous savons gré de votre résignation; mais ce que vous avez révélé dans votre lettre est d'une telle importance qu'il faut que nous sachions de qui vous l'avez appris et où sont les papiers relatés dans votre lettre. »

Pierre répondit avec calme : « Les faits dont j'ai parlé dans ma lettre ne sont connus que de deux personnes ; l'autre qui possède avec moi la connaissance de ce secret est à l'abri de vos violences. Quant aux papiers, vous savez que vous ne les avez pas trouvés en me fouillant ; je n'ai plus rien à vous dire : Dieu décidera entre nous. »

L'homme qui l'avait interrogé fit un mouvement qui dénotait la colère, puis ajouta : « De la possession de ces papiers

dépend votre liberté et peut-être votre vie ; où sont-ils? » Pierre ne répondit pas... « Où sont-ils? » s'écria en éclatant son interlocuteur. Et il se leva furieux.

Son compagnon le retint ; ils se parlèrent quelques instants à voix basse ; puis quittèrent l'appartement. Mais avant d'en fermer la porte, l'interrogateur de Pierre s'arrêta sur le seuil de la porte, et lui dit d'une voix sourde et frémissante de colère :

« Les papiers, ou la mort par la famine... » Son camarade l'entraîna.

Dans les dangers imminents, il arrive une heure où, se voyant sans ressource, sans espoir, l'homme énergique reprend sa tranquillité d'âme et se remet avec résignation entre les mains de la Providence. Cette heure était arrivée pour Pierre : il poussa les verrous intérieurs, et, succombant à la fatigue, se jeta sur un lit qu'il vit dans un coin obscur... Il s'y endormit profondément, et ne se réveilla que lorsque le jour était sur son déclin. Un papier avait été introduit par dessous la porte ; il le lut, et y trouva ces mots :

« Prenez courage, pauvre jeune homme,
» et ne révélez point le lieu où vous avez
» caché vos papiers... Déchirez ce billet. »

Il y avait donc autour de lui un cœur qui était touché de son sort, qui s'y intéressait ! Cette pensée le consola, et ranima un espoir qui se réveille si facilement dans le cœur d'un jeune homme. Cette seconde prison était un dernier étage d'une haute tour, au pied de laquelle dormaient les eaux marécageuses d'une espèce d'étang : la fenêtre n'en était pas grillée, mais la hauteur était si prodigieuse qu'il n'y avait point d'espoir de salut par le moyen de la fenêtre... Il examina bien les lieux environnants ; ils étaient déserts, et les seuls habitants du château paraissaient animer cette solitude. La faim le pressait ; aussi malheureux que Tantale, il découvrit dans un verger des pommiers chargés de fruits ; et, horrible adieu de son persécuteur : « Les papiers, ou la mort par la famine », retentissaient toujours à son oreille. Appuyé sur la fenêtre, les regards fixés sur le soleil couchant, il élevait son âme à Dieu, lorsqu'il entendit gratter à la porte : il s'y rendit. Un nouveau billet fut

introduit dans la chambre, puis le bout d'un gros fil...

« Tirez à vous ce fil, lui disait-on dans
» le billet, vous le ferez descendre du-
» rant la nuit par la fenêtre, et le remon-
» terez quand vous sentirez une légère se-
» cousse. »

« Que Dieu vous récompense de votre humanité! » lui cria doucement Pierre; et un plus grand espoir s'éveilla dans son cœur.

Dès que la nuit fut noire, il attacha au bout du fil une toute petite pierre qu'il avait détachée de la muraille, et le laissa descendre avec précaution sur l'étang. Il crut y entendre un faible clapotement; il attendait avec anxiété. Une tension plus forte et répétée lui fit comprendre que le fil était saisi. Peu après la secousse se fit sentir : il attira lentement et avec précaution le fil : un poids lourd, et qui augmentait à mesure que le bout du fil se rapprochait de la fenêtre, lui fit comprendre que l'avis donné avait un but utile.

Effectivement une corde était attachée

au bout du fil; dès qu'il l'eut entre les mains, il se crut sauvé; mais, hélas! elle était trop faible pour supporter le poids de son corps. Il veut cependant l'attirer à lui, mais il éprouve une plus forte résistance... le poids qu'il soulevait était assez lourd; enfin il eut la joie de voir que c'était une serviette qui contenait des aliments... Il sentit aussi un papier, mais il était privé de lumière. Le bonheur qu'il éprouva à satisfaire sa faim fut tel qu'il oublia un instant sa terrible situation. Il passa une nuit plus calme que ne le croyait son persécuteur, qui se flattait sans doute qu'il luttait contre les tortures de la faim...

Au point du jour, il lut ce troisième billet :

« Vous recevrez aujourd'hui une visite,
» n'ouvrez pas; mais toutefois cachez
» soigneusement la corde, et attendez la
» nuit. »

Aussitôt il la cacha dans la paillasse de son lit, jeta dans l'étang les débris de son repas, en fit disparaître jusqu'aux moindres

traces, et visita de nouveau les verrous de la porte.

Il eût bien voulu correspondre par écrit avec la personne bienfaisante qui veillait sur lui; mais comment le faire sans encre et sans plumes, et dans l'impossibilité d'y suppléer? Son esprit inventif s'exerça longtemps à trouver un moyen d'y réussir; il le trouva. Une épingle attachait le devant de sa chemise; il la prit et traça sur le dernier papier des lettres par une suite de piqûres. Il passa dans cet exercice une grande partie de la journée, et y était encore occupé quand un pas lourd se fit entendre sur l'escalier et une clef fut introduite dans la serrure. Il mit aussitôt son travail en sûreté, et s'approchant de la porte, il écouta... On écoutait aussi de l'autre côté, après l'inutile tentative faite pour ouvrir la porte.

« Ouvrez ! » s'écria une voix furieuse.

Pierre resta muet. Il y eut un instant de silence ; la même injonction fut répétée sans recevoir de réponse.

« Serait-il déjà mort! » dit assez haut

pour être entendu son persécuteur... il sera toujours temps de revenir. Une autre voix l'appelait du bas de l'escalier, il descendit.

Nous l'avons déjà dit, le caractère de Pierre était encore à se prononcer... Une vie laborieuse, calme, pieuse, l'avait accoutumé à compter entièrement sur la Providence : aussi ne l'avons-nous vu jusqu'ici que plein de résignation et ne se livrant que momentanément aux idées de résistance contre l'oppression inattendue qui pesait sur lui. Le moment était arrivé où il sentait enfin la vérité de cet axiôme : « *Aide-toi, le ciel t'aidera.* » Sa résolution fut prise de lutter contre l'oppression. Il ajouta à son billet tracé par le moyen de l'épingle ces mots :

« Mettez avec les vivres que je vous
» demande au nom de la charité chrétienne
» un instrument avec lequel je puisse for-
» cer la porte de ma prison, et indiquez-
» moi l'heure favorable pour cette tenta-
» tive. »

Son billet fut compris, mais il passa une

heure dans une attente pleine d'angoisses ; car toutes les fois qu'il retirait la corde, elle était sans poids à l'extrémité. Enfin il sentit plusieurs légères secousses, et eut le bonheur de trouver, quand il l'eut attirée dans sa prison, avec des vivres, ce qu'il désirait le plus, un billet que les ténèbres l'empêchèrent de lire. Un second examen du panier, qui cette fois contenait ses vivres, lui mit sous la main un briquet, de l'amadou et des allumettes soufrées.

Il allait sortir des ténèbres si accablantes pour ceux qui souffrent. Dans un instant sa chambre fut éclairée, et il put lire le billet.

« Entre onze heures et minuit, tentez la
» sortie; comptez soixante-cinq marches,
» entrez à gauche au bas de l'escalier, sui-
» vez un vestibule où vous trouverez une
» fourche : sautez par la fenêtre de l'extré-
» mité, suivez les murs le long de l'étang,
» en vous appuyant sur la fourche; la grande
» route est à peu de distance, du côté où
» la lune se lève... Que Dieu vous con-
» serve !... »

Presque joyeux, il expédia lentement son repas, examina avec soin la serrure et les gonds de la porte enchâssés dans la muraille, et il espéra. Avec les forces, le courage était revenu. Il éteignit sa chandelle et se mit silencieusement au travail, prêtant l'oreille au moindre bruit. Il fallait la vigueur de ses poignets, et celle que donnent l'espérance et le désespoir, pour enlever la serrure de sa prison ; il y parvint, non sans avoir les mains ensanglantées, non sans avoir plus d'une fois désespéré de sa tentative. Il allait ouvrir la porte, lorsqu'un bruit parvint à son oreille, puis une vive clarté brilla dans l'escalier. Une pensée subite lui traversa l'esprit ; il ouvrit la porte et se plaça derrière : une exclamation échappa à la personne qui montait à la vue de la porte ouverte. A peine eut-elle fait un pas dans la prison, que les bras vigoureux de Pierre s'élancèrent, le flambeau tomba et s'éteignit, et une lutte violente mais courte eut lieu... L'adversaire de Pierre, inférieur en forces, fut terrassé. Il voulut crier. Silence! lui dit Pierre, ou je vous précipite dans le marais. La croisée était restée ouverte et la

corde pendante dans la prison : il la saisit, et entourant plusieurs fois le corps de son ennemi muet de terreur, il le posa sur son lit, lui couvrit la bouche d'un bâillon, et après avoir rallumé le flambeau, il descendit et suivit exactement les renseignements donnés dans le billet.

Dès qu'il se trouva hors du château, il marcha avec rapidité vers la route ; la lune éclairait sa marche. Jamais poitrine d'homme ne se dilata avec plus de joie que celle de Pierre, qui, renonçant à l'espoir de retrouver sa famille, ne pensait plus qu'à la vie paisible qu'il allait couler dans son vieux château, et au bonheur de vivre encore parmi ses colons, heureux de son retour.

Il arriva à Rennes vers le milieu du jour, se rendit à son hôtel, où la première personne qu'il rencontra fut le bon curé de sa paroisse. Il se jeta dans ses bras, l'emmena dans une chambre particulière, et lui fit un récit circonstancié de tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

L'étonnement du bon prêtre fut tel qu'il

resta longtemps muet, considérant, les larmes aux yeux, les traits décomposés et amaigris de son ancien élève.

« Enfin, lui dit-il, la Providence vous a cruellement éprouvé, mon cher ami; mais vous voilà sauvé, pourvu que nous rentrions au plus tôt dans nos landes. Ce que l'on a osé faire me laisse craindre qu'on ne fît d'autres tentatives si l'on vous savait ici. Cherchons donc le repos et la sécurité; partons... »

Il réfléchit quelque temps, puis il ajouta :

« Nous pourrions découvrir votre persécuteur; mais s'il y a, ainsi que vous le craignez, ainsi que je le soupçonne moi-même, un fait terrible qu'il est important de couvrir du plus profond secret, il vaut mieux que vous ne connaissiez jamais vos parents, que de faire flétrir votre famille en dévoilant ce qui s'est passé. »

Ces conseils furent trouvés si sages, que, dès le soir même, le prêtre et l'élève re-

prirent leur route, l'un de sa paroisse, et l'autre du château de la Blainie, bien décidés à ne plus faire de tentatives pour arriver à une découverte aussi entourée de dangers.



III

Le temps était calme et doux, la lune en son plein éclairait l'espace silencieux des landes; nos deux voyageurs, sous l'influence de ce qui s'était passé et de ce repos qui invite à la mélancolie, cheminaient côté à côté et gardaient le silence. Tout-à-coup ils crurent entendre, mais loin encore derrière eux, le galop d'un cheval. Ils s'arrêtèrent instinctivement et écoutèrent...

« C'est un cavalier qui nous aura bientôt rejoints, dit Pierre.

— Nous voyagerons de compagnie, répondit l'abbé ; sa conversation jettera peut-être de la distraction dans nos esprits. En vérité, après tout ce que j'ai appris, mon esprit en a besoin. »

Pierre ne répondit point... Le trot du cheval devenait plus sensible, ils continuaient leur route au même pas de leurs montures. Le nouvel arrivant ne ralentit point sa course ; seulement, quand il se trouva à une faible distance, il s'arrêta un instant, puis on entendit le sifflement du fouet qui avertissait la monture de reprendre sa course. Il passa très près du cheval de Pierre, tourna la tête pour le regarder, et poussa plus vivement, sans avoir prononcé un seul mot, sans avoir même salué.

Soit que les événements que Pierre venait de traverser l'eussent rendu plus impressionnable, il tressaillit sous ce regard rapide, et ne put s'empêcher de communiquer ce qu'il avait éprouvé à son compagnon.

« C'est étonnant, observa celui-ci ; le passage de cet homme m'a fait aussi éprou-

ver quelque chose... Si vous m'en croyez, nous nous arrêterons à l'auberge de la Croix-Blanche, et nous reprendrons demain matin notre route. »

Pierre approuva le bon curé. Ils se trouvaient dans le voisinage du petit bourg qui avait une auberge avec cette enseigne; ils pressèrent un peu leurs chevaux, et purent remarquer que celui de l'étranger ne marchait plus avec la même vitesse. Il disparut dans la petite rue du bourg, et nos deux amis mirent pied à terre à la porte de l'auberge. A l'instant même on introduisait un cheval dans l'écurie, et lorsqu'ils furent entrés, ils remarquèrent devant la cheminée un homme qui détachait ses bottes de voyage, et dont le visage se cachait à l'abri d'un chapeau à larges bords.

C'était l'inconnu qu'ils avaient rencontré il y avait peu d'instants; l'œil de Pierre le parcourut rapidement. Cet homme, dont la mise était décente, lui était tout-à-fait inconnu.

Le curé demanda une chambre, du feu, et à souper. L'étranger n'eut pas l'air de

les avoir vus, et continua à détacher ses bottes qui paraissaient l'occuper entièrement.

« C'est étrange, dit le curé quand ils furent seuls; dans toute autre circonstance, cette rencontre qui est commune dans les auberges ne m'eût fait aucune sensation; ce soir, je me trouve mal à l'aise. »

Pierre ne dit rien; mais s'approchant de la porte de la cuisine, il y jeta les yeux, et vit l'étranger parler à l'hôtesse et à l'écart. Tout intrigue dans certaines situations d'esprit; il fit part de son observation au curé.

« Je voudrais être en route au milieu de nos landes, dit le curé, puisqu'il doit coucher ici. »

On les servit, ils mangèrent avec distraction; il leur semblait qu'un événement se préparait pour eux. La bonne réputation de l'auberge étant établie dans le pays, leur esprit se calma.

« Si vous voulez vous occuper de cette lecture tandis que je ferai quelques prières,

le temps vous paraîtra plus court », dit le curé en offrant un livre à Pierre...

Celui-ci le prit sans répondre, et alla s'asseoir auprès de la lumière qui brillait sur la table.

Par hasard une petite glace se trouvait placée en face de Pierre; il avait le dos tourné à la porte d'entrée. Trop préoccupé pour être attentif à sa lecture, il ferma le livre sur son pouce et porta machinalement les yeux sur la glace. Est-ce une préoccupation, une réalité? la glace lui renvoie l'image de l'étranger, objet de ses distractions. Il regarde avec plus d'attention; l'étranger est debout, derrière la porte vitrée de leur appartement, et l'observe. Le serpent ne fascine pas plus le petit oiseau que cette vue ne fascina le pauvre jeune homme; mais il se calma aussitôt, et changea de position. La glace ne réfléchissait plus l'image de l'étranger. Honteux de sa faiblesse, il reprit son livre et continua de faire semblant de lire, épiant de nouveau l'apparition dans la glace; il ne la revit plus. Un instant après il entendit le galop

d'un cheval qui s'éloignait de l'auberge et qui emportait son cavalier sur la route de Rennes. L'hôte entra et leur apprit que l'étranger venait de se remettre en route, malgré ses représentations.

« Vous le connaissez ? lui demanda simplement Pierre.

— Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois ; j'ai cru que vous étiez gens de connaissance, ajouta-t-il, car il a demandé à notre femme où vous demeuriez, et si vous habitiez depuis longtemps dans le pays...

— Eh bien, demanda Pierre, qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a répondu ce qu'elle sait, monsieur Pierre, que vous étiez un brave et digne jeune homme, qui faisiez la bénédiction du pays.

— Je me suis trompé, a-t-il dit en avalant son dernier morceau ; et puis il est parti. »

Ce rapport les tranquillisa, et chassa bien

loin de leur esprit les craintes vagues qui les agitaient. Le lendemain ils arrivèrent sains et saufs au bourg, où le bon curé voulut retenir son élève le reste de la journée; mais celui-ci était trop impatient de revoir sa chère demeure, ses colons, et de rassembler ses idées si terriblement bouleversées durant son absence.

« Oui, se dit-il en entrant dans l'appartement où il passait des heures si tranquilles à un travail de son goût ; oui, la confiance en Dieu ne doit jamais abandonner les cœurs simples et droits. La méchanceté des hommes, leurs passions, peuvent les poursuivre; mais Dieu veille. Oh! mon Dieu, quand je compare les deux horribles prisons où mon cœur et mon âme ont été mis à de si rudes épreuves, que l'espace d'une nuit sépare de cette bonne et paisible retraite, je sens déborder ma reconnaissance, et je ne puis que m'écrier : Merci, merci, mon Dieu ! »

Il se prosterna, fit une longue prière, et quand il se releva toute trace de souffrance avait disparu ; il était calme et heureux.

L'accueil qu'il reçut le lendemain de ses colons inquiets de sa longue absence, la joie qu'il vit briller dans tous les yeux, lui fit oublier si complétement le passé, que, lorsque son esprit le lui retraçait, il lui semblait que ce n'était que le souvenir d'un songe.

Plus de trois semaines s'écoulèrent dans ce calme qui ne laisait à son âme que les douces jouissances d'une vie employée à faire le bien; il s'était si bien identifié à cette manière d'exister, qu'il avait borné son univers à son château et aux colons de ses landes.

De nouvelles constructions avaient été établies, et l'étendue des landes se rétrécissait peu à peu, envahie par une culture active et exercée par des bras vigoureux.

Sur ces entrefaites, des marchands colporteurs passèrent plusieurs fois dans les habitations, tentèrent par l'exhibition de leurs marchandises variées la convoitise des femmes et des jeunes filles. Pierre eût voulu les soustraire à ces tentations, mais il était impossible d'isoler entièrement la colonie du contact de la société; et puis beaucoup d'articles étaient nécessaires, se vendaient à

très bon marché ; il craignit d'avoir des idées trop austères, et de priver ces braves colons de jouissances que leur petite propriété pouvait leur permettre.

Cependant la visite de ces hommes lui déplaisait. Sans avoir une trop mauvaise opinion de l'humanité, il pensait que dans les professions où la cupidité est sans cesse excitée, où l'on n'a point à craindre de voir sa réputation ternie par une friponnerie, des hommes qui n'ont ni feu ni lieu, dont la vie est errante, ne peuvent pas être aussi probes ni aussi honnêtes que des marchands sédentaires qui ont une réputation à conserver ; il n'osait pas trop s'avouer qu'il croyait ces gens mauvais à fréquenter. Son ami le curé partageait ses opinions ; mais il ne conseillait pas à Pierre d'exercer sur ses colons d'autre influence que celle des conseils et de l'exemple.

Un jour il revenait du presbytère, rêvant à ses améliorations, à ses études, car il étudiait beaucoup ; il traversait la haute futaie qui s'élevait auprès de son château : il aperçut un colporteur qui suivait un

sentier peu fréquenté, puis un second, puis un troisième. Sa curiosité fut éveillée; il s'avança sans bruit vers le point où il les avait vus se diriger, et arriva derrière un arbre d'où, abrité par un massif de houx, il put voir ces trois hommes assis au milieu du fourré.

La figure de celui qu'il avait en face lui rappela des traits dont le souvenir se trouvait confusément dans sa mémoire; enfin il crut retrouver en lui l'homme de l'auberge de la Croix-Blanche. Son attention devint si active qu'il ne perdit pas un de leurs mouvements. Cet homme parlait bas à ses deux compagnons, et il étendait souvent la main vers la direction du château.

Cette rencontre inopinée, celle si extraordinaire à la Croix-Blanche, le lendemain de sa fuite de prison, se lièrent dans son esprit : il frissonna à la pensée que ses persécuteurs pouvaient l'avoir suivi jusque dans l'asile où il se croyait et avait si bien le droit de se croire à l'abri des atteintes de la méchanceté. Il se cacha avec plus de soin; il vit que ces trois hommes étaient armés, et

que celui qu'il avait rencontré à la Croix-Blanche paraissait être le chef.

Tandis qu'il ne les perdait pas de vue, un changement total se faisait sur leurs personnes. Des habits décents, tirés de leurs balles, remplacèrent les grossiers vêtements des colporteurs; le chef mit une perruque, se teignit les sourcils et la barbe, attacha un poignard court et large sous son gilet, et mit des pistolets dans ses poches; les deux autres se déguisèrent et s'armèrent comme lui. Lorsqu'ils eurent subi ces changements, ils emballèrent leurs premiers vêtements, cachèrent les balles sous les broussailles, et se mirent à manger des provisions qu'ils avaient apportées avec eux, sans doute pour ne pas s'arrêter dans les auberges. Ils burent fréquemment, puis parurent se reposer étendus sur la mousse.

Pierre traversa rapidement le taillis et le bout de la futaie, se rendit au château, réunit tout son monde. Ses domestiques lui étaient sincèrement attachés et dévoués. Il fit part du plan qu'il avait conçu à son premier valet de ferme, homme froid et

déterminé et qui avait longtemps servi dans la marine, puis se retira avec deux autres dans l'intérieur des bâtiments, pour préparer les choses telles qu'il les avait conçues. L'appartement qu'il occupait avait quatre issues ; trois s'ouvraient sur de petits cabinets, dont un lui servait de bibliothèque, et les deux autres d'atelier. Ces appartements ne communiquaient qu'à la chambre principale. Deux hommes furent placés dans chacun de ces cabinets, et Pierre se tint dans une salle voisine, d'où l'on pouvait entendre sa voix.

Il était d'habitude de sonner la cloche quand un étranger venait visiter le château. Ces dispositions étaient à peine prises, que la cloche annonça une visite. De l'appartement qu'il occupait, Pierre vit les trois prétendus colporteurs s'avancer vers le corps du logis; le vieux marin, armé sous sa peau de bique, les précédait. Ils demandèrent le maître du château, et furent introduits dans la chambre dont nous avons parlé. Le vieux marin ferma la porte et frappa dans ses mains; aussitôt les six hom-

mes entrèrent, armés chacun d'un fusil double, et se tinrent le dos appuyé contre la cloison. A cette vue les visiteurs pâlirent...

« Sommes-nous tombés dans un coupe-gorge? s'écria leur chef.

— Non, monsieur, dit Pierre en entrant; mais je veux savoir comment des colporteurs deviennent des hommes du monde, et comment des hommes du monde font des visites avec des poignards et des pistolets sous leurs habits!... »

Ses gens s'étaient rapprochés; le chef mit sa main sous son habit...

« Feu au premier mouvement!... s'écria le marin : saisissez-moi ces hommes, et fusillez-les! »

L'ordre fut exécuté avec un aplomb et une promptitude admirables.

A l'instant même la porte s'ouvrit, et deux autres valets entrèrent chargés des balles cachées dans le taillis...

Pierre leur dit froidement :

« Je n'ai pas voulu que vos balles fussent exposées dans les bois. Reprenez vos premiers habits, si vous êtes réellement des colporteurs ; et si ceux que vous portez à présent conviennent à votre condition, vous aurez à répondre à mes questions... Jean, dit-il au vieux marin, faites entrer les gens du château ; l'honnête homme agit en public, à la lumière du soleil. »

Il fit un signe de la main, et trois siéges furent placés derrière les étrangers muets de terreur. Deux valets se tenaient derrière chacun d'eux. L'appartement fut bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants... c'était une véritable cour de justice.

Pierre se tourna vers ses auditeurs, et d'un ton simple et ferme il leur dit :

« Je suis avec vous dès mon enfance ; la bonté de Dieu a pris en pitié mon isolement et l'abandon où m'ont laissé mes parents, elle m'a comblé de ses bienfaits : m'avez-vous vu commettre une injustice?

— Jamais! s'écrièrent les auditeurs.

— Est-il à votre connaissance que j'aie blessé les intérêts de quelqu'un, que j'aie mérité que la vengeance humaine tombât sur ma tête?

— Vous avez toujours fait le bien! répondirent-ils.

— Ecoutez-moi alors, ajouta Pierre... Aujourd'hui trois hommes couverts des habits du colporteur, portant la balle du colporteur, se sont retirés dans le haut taillis, et changeant d'habits, s'armant de poignards et de pistolets, sont venus me rendre visite. Ces hommes, les voici; les armes, vous les voyez sur cette table. Que veulent-ils?... que se proposent-ils?... c'est en votre présence que je leur adresse cette question. »

Il y eut un frémissement dans l'auditoire.

Puis s'adressant à celui qu'il regardait comme le chef, il lui dit :

« Pourquoi veniez-vous chez moi armés comme pour le meurtre? Répondez à haute et intelligible voix. »

Celui-ci leva les yeux vers Pierre, et lui lança un regard chargé de haine et de vengeance.

« Répondez! lui dit Pierre en posant sur lui son œil calme et ferme. »

Il se tut.

« Enlevez la fausse perruque de cet homme », commanda Pierre.

Les valets obéirent, et au lieu d'une chevelure brune, on vit des cheveux rares et grisonnants.

« Si je suis injuste dans mes soupçons, reprit Pierre, défendez-vous; prouvez-moi mon tort, et je vous fais des excuses en public; sinon, que la loi vous frappe! »

Le chef pâlit horriblement... Les mêmes questions furent adressées aux deux autres, beaucoup plus abattus; ils se turent...

« Apportez ici les balles », commanda Pierre...

Il les ouvrit, en tira les habits qui furent étalés à tous les yeux. Une des balles conte-

nait des papiers. A l'instant où il allait les ouvrir, le chef se leva avec fureur ; mais le bras du marin le cloua sur son siége...

Pierre, sans faire attention à ce mouvement brusque, parcourait les papiers : il changea de visage, chancela sur ses jambes, puis, par un puissant effort de volonté, il devint calme ; et s'approchant du chef :

« Monsieur, lui dit-il, Dieu et moi saurons... vous êtes libre, retirez-vous... » Il se couvrit le visage de ses mains, et sortit de l'appartement.

Le vieux marin s'approcha à son tour, et leur dit :

« Le maître veut que vous soyez libres : on ne lui a jamais désobéi, allez-vous en ; mais vous n'avez plus besoin de ces joujous : quand vous serez rendus chez vous, vous écrirez à Jean Keralio, et il vous les enverra. »

Il serra les armes, laissa deux hommes dans l'appartement qui s'était évacué après le départ de Pierre, et sortit.

Restés presque seuls, les trois étrangers se regardèrent un instant; le chef fit un signal, ils reprirent leurs balles, et escortés des deux hommes armés, se retirèrent en silence du château.

Lorsque le marin entra dans l'appartement où Pierre s'était retiré, il le trouva à genoux, la tête entre les mains, et n'osa le troubler.

« Qu'est-ce que c'est donc que tout cela? dit-il en descendant les escaliers; ces gens auraient dû être fusillés... mais le maître est le maître, et il a du bon sens dans la tête... C'est tout de même singulier. »

Les gens du château, également étonnés du dénoûment de cette scène, chuchottaient entre eux; mais personne n'eût osé désapprouver le jeune maître. Seulement leur esprit était pressé par la curiosité.

Les deux hommes qui avaient accompagnés les trois étrangers revinrent et annoncèrent qu'ils les avaient vus monter sur des chevaux qu'un quatrième tenait dans les bois, et s'éloigner avec la rapidité de l'éclair. On

entassa conjectures sur conjectures; Pierre ne parla point de cette scène qui resta enveloppée d'un secret impénétrable. Le curé seul fut le confident de ce secret, et garda aussi le silence.



IV

Depuis ce jour, le caractère de Pierre éprouva subitement un changement notable dont les habitants se ressentirent. Plus concentré en lui-même, quoique toujours bon et prévoyant toujours les besoins des personnes de sa maison, il vécut plus retiré, visita moins fréquemment les habitations des colons, et parut tout entier livré à l'étude. Ses visites au bon curé devinrent plus fréquentes, et l'on put remarquer que ce

dernier venait aussi plus souvent au château. Leurs entretiens étaient longs, graves, et n'avaient plus lieu en parcourant les landes, comme autrefois. Les deux promeneurs ne sortaient point du jardin qui remplaçait les anciennes ruines.

« Tout cela ne laisse pas que d'être bien inquiétant, disait un jour Jean le marin; si nous avions fait bonne justice de ces étrangers, le jeune maître vivrait plus libre et plus tranquille, et le château ne tournerait pas à l'air du couvent. C'est tout de même embêtant de voir un si beau jeune homme obligé de vivre chez lui comme un ermite! Tenez, si vous voulez m'en croire, nous ferons quelque chose : ce sera de ma tête, mais ça n'en vaudra pas moins. On n'a pas passé la moitié de sa vie sur la grande tasse (la mer) sans y avoir acquis de l'expérience.

— Que voulez-vous faire, maître Jean? demandèrent les autres valets. »

Il porta autour de lui des regards qui sentaient la supériorité.

« Ce que je veux faire, répondit-il, ce qui se fera si vous avez du cœur au ventre et du dévouement pour le jeune maître... mais motus à bord, par exemple : c'est une discipline que nous organiserons nous-mêmes; c'est un règlement, quoi, comme qui dirait le mot d'ordre...

— Parlez, parlez, crièrent les assistants.

— Vous chantez déjà trop haut, mes amis; les grandes choses se font dans le silence. »

Ils se rapprochèrent. Jean mettant l'index de la main droite sur celui de la main gauche, leur dit :

« Est-il vrai que le jeune maître a reçu une visite de trois étrangers, qu'il les a fait arrêter, qu'il les a trouvés armés, et que nous avons été sur le point de leur donner un compte définitif et un passeport pour l'éternité... est-ce vrai, cela?

— C'est la vérité, répondirent les assistants dont la curiosité attendait impatiemment les révélations du marin.

— Est-il encore vrai que, lorsque nous les tenions au bout des canons de nos fusils, ils étaient pâles comme des suaires, muets comme des poules d'eau ?

— C'est encore vrai.

— Eh bien, s'écria Jean en se frappant la poitrine, c'est qu'ils se sentaient là quelque chose qui leur reprochait un projet criminel... Je raisonne juste, comme vous le comprenez bien.

— Très juste, dirent les valets.

— Qu'avez-vous pensé de la manière dont tout s'est terminé?

— Qu'en pensez-vous vous-même, maître Jean?

— C'est ici que j'ai besoin de toute votre attention, dit Jean en se recueillant et fermant un instant les yeux. Dire que le jeune maître n'eut pas l'intention de les récompenser en conséquence de ce qu'ils voulaient lui faire de mal, ce serait mentir; dire qu'il eut peur d'en venir à cette extrémité, ce serait calomnier son courage;

vous savez qu'il n'est ni poltron, ni lâche : c'est donc ailleurs qu'il faut chercher le bout du fil pour débrouiller cet écheveau, et Jean y a pensé plus d'une fois depuis ce jour-là. Ecoutez-moi, mes amis; je ne suis point un de ces hommes qui parlent pour parler... quand je me trouvais de *quart* (veille sur mer) je regardais autour de moi ces landes sans fin d'eau salée, et au-dessus de ma tête ce ciel plus profond que les abîmes de l'océan, et cela me faisait mûrement réfléchir; cela mettait dans ma tête des idées que je n'avais point encore découvertes; et un homme se mûrît joliment ainsi...

— Après, après, dirent les valets.

— Vous voilà toujours avec vos têtes légères; vous pensez qu'il faut courir au but comme l'oiseau vole en droite ligne quand il le veut, et courant des bordées quand le caprice lui en prend, sans trouver d'obstacles. Voilà ce que pensent les hommes qui n'ont jamais quitté le plancher aux vaches (la terre); mais laissez faire le loup de mer, il pince le vent, serre cette voile, donne

à moitié cette autre au vent, et va tout doucement son petit bonhomme de chemin; et il arrive au port.

— Arrivez-y donc, maître Jean; nous ne travaillons pas en vous écoutant.

— C'est parler raison cela, dit Jean; notre travail appartient à notre maître : mais nous allons travailler pour lui d'une autre façon... vous allez me comprendre, mes amis.

» Le jeune maître s'est absenté plusieurs jours : où est-il allé?... je n'en sais rien; vous ne le savez pas mieux que moi... Ici notre écheveau s'embrouille; tâchons de le débrouiller. Il revint... vous avez remarqué comme moi qu'il était pâle et maigre... Il avait donc souffert. Est-ce clair ceci?

— Très clair, répondirent les valets.

— Il était redevenu calme comme avant cette absence, lorsque ces trois étrangers sont arrivés. Ils ne sont pas plus colporteurs que le marsouin n'est une génisse, que le homard n'est une écrevisse... Mais comment le jeune maître a-t-il pu deviner leurs

projets, savoir le nombre de leurs armes, et tout ce qu'ils avaient dans leurs balles?

— Il va lire le petit Albert chez M. le curé, dit un des vieux valets. »

Jean haussa les épaules de pitié, et dit :

« Je ne crois pas plus au petit Albert que je ne crois qu'une bouteille d'eau de mer vaut une bouteille de cidre. C'est le diable qui fait ces livres, et notre curé, qui est un homme du bon Dieu, ne fraternise pas avec lui. »

Les domestiques stupéfaits commencèrent à chuchotter entre eux. La croyance au petit Albert et à la puissance de ce livre est admise généralement comme un fait positif...

« Silence à bord! s'écria Jean le marin; écoutez :

» Voici ce que je crois, moi, Jean, dit le Loup de mer ou le Marin : je crois que le jeune maître, qui a la vue bonne, les a découverts dans le fourré, qu'il les a vus faire leurs préparatifs, et qu'il s'est tenu sur ses gardes.

— C'est possible, répondirent les crédules valets.

— Ah ! vous trouvez cela possible ; mais c'est cent mille fois plus possible qu'il n'est possible que votre œuvre du diable soit consultée par deux hommes craignant Dieu et pratiquant les maximes de sa sainte Eglise. Passons... Il résulte de tout ce que je vous ai dit que notre jeune maître a des ennemis. Pourquoi ? je ne saurais vous renseigner à ce sujet... que ces ennemis veulent le tuer, et qu'il craint leurs attaques perfides... Pensez-vous comme moi, mes amis?

— Oui, oui, répondirent-ils.

— Eh bien, poursuivit Jean, nous organiserons une surveillance telle que pas un chat n'entrera ici, ne rôdera autour du château, sans que nous ayons l'œil sur lui.

— C'est cela, dirent les valets.

— Nous avons ici une vingtaine de fusils vieux ou neufs ; tout cela sera mis en état de service, déposé dans un lieu où nous les aurons sous la main au premier coup de

sifflet du contre-maître, et pendant la nuit nous aurons toujours une sentinelle.

— N'avons-nous pas les chiens de basse-cour et ceux des bergers?

— C'est vrai, dit Jean, qui comprit que la perspective d'être privé de sommeil après une journée de labeurs pourrait attiédir le zèle de son monde... c'est vrai ; mais alors Jacques les détachera tous les soirs, et aura soin que la porte de la cour soit fermée.

— Ça se fera, dit un gaillard à la mine éveillée.

— Si tu entends du bruit, tu sais que je ne dors que d'une oreille, appelle-moi. »

D'autres dispositions furent encore prises pour assurer la sécurité des alentours durant la journée... et la réunion, après avoir promis le secret, retourna à son travail.

Le prudent Jean s'était bien gardé de communiquer toutes ses craintes; il eût peut-être effrayé les timides. En effet, le mouvement de Pierre en rendant les papiers

au chef des trois hommes ne lui avait point échappé; il avait vu la pâleur de son maître, il l'avait vu priant Dieu, comme on le prie dans les grands dangers... il avait soupçonné que les étrangers occupaient un rang tel qu'ils pouvaient venger ce qu'ils regardaient comme une insulte. De plus, il les avait fait observer par un petit valet qui lui avait rapporté que les chevaux étaient des chevaux de prix. Enfin les inquiétudes de son maître, son changement de vie et de caractère lui faisaient craindre, comme il le disait dans son langage de marin, qu'il y eût un grain dans l'air.

Peu de jours après, c'était un dimanche, Pierre revenait à la Blainie, escorté, sans qu'il s'en doutât, de Jean le Marin et de plusieurs autres gens de la ferme qui le suivaient à distance.

Un coup de sifflet arriva à l'oreille du vieux marin, et au même instant un valet tout essoufflé vint lui apprendre que des gendarmes cherchaient son maître.

« Diable, se dit-il en se grattant l'oreille,

ça va chauffer, car ils ne l'emmèneront pas, ou je ne me nomme plus Jean. »

Il prit la course et atteignit Pierre, le conduisit dans le bois, et revint en apparence rejoindre ses compagnons.

Quatre gendarmes à cheval les atteignirent et leur demandèrent où était le chemin le plus court pour se rendre au château.

« Suivez-nous, dit Jean; nous y allons. »

Le brigadier se mit à le questionner, et le rusé Jean finit par découvrir que son maître devait être arrêté comme réfractaire; il avait vingt-trois ans, et n'avait point satisfait à la conscription. Cette découverte le rassura, Pierre était assez riche pour acheter un remplaçant; mais il ne voulait pas, lui, Jean le Marin, qu'il fût colloqué en prison, en attendant que l'affaire fût réglée.

« Je suis, dit-il au gendarme, le serviteur de celui que vous voulez arrêter; permettez-moi de vous témoigner mon étonnement de ce que l'on ne l'ait pas averti de cette mesure; il eût, j'en suis sûr, présenté un

remplaçant, s'il n'a pas de goût pour l'état militaire.

— Nous obéissons à nos ordres, répondit froidement le gendarme.

— C'est juste, répliqua Jean; mais vous ne trouverez personne au château : notre maître doit être parti, au retour de la messe, pour se rendre à Redon.

— En avant, messieurs! dit le gendarme à ses trois compagnons »; et ils enfilèrent au galop la longue avenue au bout de laquelle on découvrait les bâtiments.

Jean entra dans le bois et alla faire part de cette nouvelle à son maître.

« Vous avez des ennemis, lui dit-il; ils peuvent se défaire de vous plus facilement à Rennes, dans une prison, qu'ici. Laissez nous manœuvrer, avant peu vous aurez un remplaçant; et puisqu'ils n'ont que cela à vous réclamer, ils devront être satisfaits. »

Pierre le regarda tout surpris.

« Ne vous étonnez pas, maître, ma vue s'est éclairée sur l'océan; mais ne vous livrez

point à ces gens, mal vous en adviendrait.

— Sais-tu où est le monument de la pierre levée? demanda-t-il à Jean.

— Si je le sais! mais qui ne le sait pas dans le pays?

— Eh bien, je vais m'y rendre, et tu me feras porter de la nourriture et tout ce qu'il me faut pour y passer quelques jours. Envoie avertir M. le curé de ce qui m'arrive, et trouve-moi un remplaçant. Tu obéiras en tout à M. le curé.

— Si, au lieu de vous retirer dans ce caveau humide, nous y envoyions les gendarmes pour deux ou trois jours : qu'en pensez-vous, maître? c'est une idée comme une autre.

— Il faut obéir à la loi, mon pauvre Jean; tu encourrais une terrible responsabilité.

— Oh! que cela ne vous inquiète point, dit Jean, en riant presque silencieusement; des gendarmes peuvent aussi bien tomber dans un piége qu'un renard qui est cepen-

dant plus fin qu'eux ; ils n'auront à se plaindre que de leur imprudence, et il ne leur arrivera point de mal... Il y a ici un grand chêne sur lequel il existe une cachette; montez-y, l'air est plus sain qu'à l'humidité : vous aurez tout ce qu'il vous faudra avant peu, et laissez faire le vieux marin ; il a plus d'une ruse dans son sac. »

Quant il vit son jeune maître à l'abri, il retourna au château en se frottant les mains et riant de ses pensées. Il y trouva les gendarmes installés et interrogeant les valets... Il s'entretint à l'écart avec Jacques que nous avons déjà vu figurer dans cette histoire, et puis lui donna l'ordre de transporter de la paille et des effets dans les caveaux de la pierre levée. Ces préparatifs n'échappèrent point aux yeux clairvoyants des gendarmes ; un d'eux pressa Jacques de questions, et celui-ci finit par leur avouer que, voulant soustraire leur maître en attendant qu'il eût fourni un remplaçant, ils pensaient à son retour le cacher dans un souterrain, où ils allaient porter tout ce qui est nécessaire pour qu'il n'eût pas à y souffrir.

Le gendarme lui recommanda la discrétion. Jacques promit tout ce qu'il voulut; il s'engagea même à les conduire la nuit au souterrain...

Les gendarmes ne firent plus en apparence attention aux préparatifs, et après avoir amplement soupé avec maître Jean, qui affectait une grande inquiétude, ils allèrent jeter, dirent-ils, un coup d'œil sur leurs chevaux. Jean sourit sous cape en les voyant s'éloigner. Jacques les attendait à l'écurie, il les fit sortir par une porte qui ouvrait sur les landes, et ils galopèrent vers le monument de la pierre levée, portant Jacques en croupe. Chemin faisant, Jacques devint le point de mire des informations des gendarmes : il eut l'adresse de leur persuader que, si son maître n'était pas dans le souterrain, ils feraient bien d'y entrer, parce qu'il ne manquerait pas de s'y rendre pendant la nuit : alors ils pourraient s'emparer de lui sans résistance. L'apparente bonhomie de ce garçon, les copieuses libations du soir, aidèrent beaucoup à la conviction.

Le lecteur se rappellera probablement la découverte faite par Pierre dans l'intérieur du monument druidique ; mais nous ne lui avons point raconté comment il fit secrètement restaurer l'intérieur de cette retraite souterraine, dont l'ouverture fut dérobée à tous les yeux par une porte latérale solidement fermée ; la partie supérieure avait été réparée pour le mettre à l'abri de la pluie.

Ils trouvèrent en arrivant la porte entre-ouverte; les chevaux furent laissés à quelque distance sous la garde d'un gendarme, et les trois autres pénétrèrent dans le souterrain et y allumèrent une lanterne dont ils avaient chargé Jacques de se munir. Tout ce qu'on avait apporté durant la journée était là étendu pêle-mêle.

Jacques inspirait une confiance aveugle.

« M'est avis, messieurs, leur dit-il, que je ferai bien de me retirer ; si le maître me surprend ici, et que l'on sache dans le pays que je vous y ai conduits, il faudra que j'en décampe au plus vite ; le maître y est aimé... »

Les gendarmes se consultèrent, et il lui fut répondu qu'il pouvait retourner à la ferme.

« Si j'y reconduisais vos chevaux, les pauvres bêtes n'auraient point à passer une nuit à la belle étoile; vous reviendrez toujours à la Blainie.

— Mais il faut qu'on nous croie en route, objecta le brigadier.

— C'est vrai, dit Jacques; cependant s'ils venaient à hennir quand le maître se rendra ici... »

Cette observation trancha la difficulté.

« Il a bien raison, dit le brigadier... Emmène-les, et place-les sous l'appentis que j'ai vu à quelque distance du château; aies-en soin. »

L'autre gendarme fut rappelé, les portemanteaux furent détachés, et Jacques monta à cheval et s'éloigna; mais il revint aussitôt après, et poussa violemment la porte. Les gendarmes étaient en prison, avec de la paille en abondance, il est vrai, et des vivres suffisants à leurs besoins de quelques jours.

Jacques revint triomphant au château.

Le vieux marin n'avait pas perdu son temps ; un jeune homme de l'habitation s'était offert pour remplaçant, et, accompagné du curé et de Jean, il s'était rendu, durant la nuit même, à Rennes, où, grâce aux amis du bon curé, il fut accepté pour remplaçant et considéré comme tel par l'autorité, de laquelle le curé retira toutes les pièces qui constataient la libération de son ami Pierre. Le soir ils étaient de retour et lui apportaient cette bonne nouvelle.

Un petit festin fut préparé, et le vieux Jean se rendit au souterrain ; il en ramena les gendarmes furieux.... Il les calma cependant en leur assurant sur l'honneur qu'ils trouveraient son maître au château. On les attendait pour se mettre à table ; mais ils voulurent aussitôt exécuter leurs ordres. Le curé alors présenta les pièces qui ne leur laissaient plus rien à faire, et leur avoua franchement le tour qu'on leur avait joué. Ils eurent le bon esprit, non d'en rire, mais d'accepter l'invitation qui leur fut faite, et d'oublier devant une bonne table

les désagréments d'une détention souterraine.

Pierre, qui avait eu le temps de réfléchir, soupçonna que son persécuteur seul pouvait avoir dénoncé son existence et son âge. Ils couchèrent au château, où ils furent choyés et largement hébergés. Le lendemain, à leur départ, Jacques eut la malice de se placer sur leur passage et de leur souhaiter une route heureuse.

Rien ne rend de facile humeur comme un bon déjeuner; ils lui répondirent en riant.

Quoique cette aventure se fût terminée d'une manière aussi satisfaisante, Pierre sentait toujours au fond du cœur une crainte vague : il se voyait en butte aux poursuites d'un persécuteur inconnu, et savait qu'il ne reculerait devant aucun moyen de se débarrasser de lui. Cette pensée, alimentée par la solitude, devint pour lui un cauchemar continuel. Le curé partageait ses craintes, et le vieux marin, chez lequel elles ne s'étaient jamais éteintes, continuait sa sur-

veillance avec la tendresse d'un père protégeant les jours de son fils. Mais quelle différence pour Pierre entre cette vie d'inquiétudes et sa première vie si douce, si calme, et si pleine de bonnes et saintes pensées !

L'expérience que donne la lecture est bonne à la réflexion ; mais dans la pratique elle manque au besoin. En effet, il y a une si grande différence entre le jugement que l'on porte des faits groupés ou détaillés par l'histoire des choses qui se passent d'homme à homme avec leurs circonstances imprévues, qu'on peut assurer que l'expérience acquise par la lecture ne sert pas beaucoup à l'usage de la vie. Les penseurs profonds, les esprits éminents par leurs qualités ou par leurs connaissances, ont souvent fait des faux pas là où un homme de pratique eût marché droit. Notre pauvre Pierre avait appris les hommes et la société dans les livres ; le contact qu'il avait eu avec les premiers ne lui avait point démontré qu'il y a des passions haineuses, des cupidités au fond du cœur humain : il le savait, la vie des

sociétés, mentionnée dans l'histoire, le lui avait raconté depuis la première page jusqu'à la dernière; mais il croyait qu'il s'était heurté contre une monstrueuse exception à la conduite générale des hommes. Il était donc d'autant plus affligé de cette fatalité, qu'en repassant sa vie il la trouvait presque exempte de reproches; mais ce qui lui causait le plus de chagrin, c'était son ardente imagination. Elle peupla ses nuits d'assassins armés; il les voyait dans les bois, il les voyait se lever au milieu des landes; et quand il assistait au service divin, s'il rencontrait les regards d'un étranger, il ressentait une espèce de frisson.

Ne nous hâtons point de le juger pusillanime et faible; il avait raison de s'alarmer. En effet, une lettre sans signature, datée de Rennes, l'avait averti qu'un danger sans trève le menaçait; et Pierre, quoique ignorant si une main protectrice ou ennemie en avait tracé les lignes, n'en était pas moins effrayé. Son excellent ami le curé, témoin et confident de toutes les angoisses de son âme, approuva le projet

qu'il avait formé de voyager pendant quelques années, et de donner à la haine des persécuteurs le temps de se calmer ou de s'éteindre. Ces hommes lui étaient d'autant moins connus qu'il avait appris par les amis du curé que la famille dont le nom se trouvait cité dans les papiers du portefeuille s'était éteinte dans la personne d'une dame fort jeune.

Laissant au bon curé l'administration de sa propriété, il fit ses préparatifs de voyage avec un tel secret que personne ne fut initié que le vieux marin qu'il voulait emmener avec lui. Cet homme avait la pratique de la vie beaucoup plus que son maître, et ce dernier s'en était aperçu. Pierre partit un matin, le cœur navré de quitter sa chère demeure, ses colons qui le révéraient comme leur bienfaiteur, et nul ne sut la route qu'il avait prise. Il jeta plus d'un triste regard en arrière; cependant il n'osa maudire les persécuteurs qui le forçaient à une vie aventureuse, car il disait quelquefois qu'il fallait que son existence fût bien à craindre pour eux, puisqu'elle les poussait au crime.

Allégé du poids des inquiétudes, il cheminait prêtant une oreille assez distraite aux récits que lui faisait le vieux marin, et arriva l'esprit assez tranquille à la petite ville de la Roche-Bernard, à l'embouchure de la Vilaine. Leur extérieur était celui de deux voyageurs ordinaires; Jean avait cependant endossé la casaque du marin et armé sa tête du chapeau ciré. L'auberge où ils descendirent était peu fréquentée; ils ne recherchèrent point la société, se défirent de leurs montures, et prirent passage sur un petit bâtiment en partance pour Bordeaux. Il arriva à Pierre ce qui arrive à tout homme qui monte pour la première fois sur un vaisseau, il eut le mal de mer, résultat sur l'estomac du roulis du navire beaucoup plus que des milieux salins dans lesquels on respire; les soins de Jean le rétablirent, et il put livrer son âme aux émotions que cause la vue de l'Océan. L'homme tourmenté par des passions violentes est peu sensible aux grandes scènes de la nature; Pierre avait dans l'âme et dans le cœur tout ce qu'il fallait pour en subir l'influence : aussi passa-t-il des heures

délicieuses assis sur le pont à écouter son vieux camarade de voyage lui expliquer les phénomènes de la terre et du ciel, et rattachant à ces explications des scènes de sa vie antérieure.

Leur traversée ne fut assaillie par aucune tempête, le vent ne déchira pas une seule voile : on n'entendit point le cri lamentable : « *Un homme à la mer !* » Le navire entra dans le port de Bordeaux, déchargea ses eaux-de-vie de cidre qui allaient se métamorphoser en eaux-de-vie d'excellents vignobles, et remit à terre ses passagers sains et saufs.

Pierre se plut à Bordeaux, mais trouva le tumulte d'un hôtel gasconnant insupportable et incompatible avec son caractère : il loua un appartement sur la place publique où s'arrêtent les diligences. Tandis que de sa fenêtre il regardait les arrivées et les départs, Jean allait se planter au milieu de la foule que l'on trouve toujours aux bureaux des messageries, et revenait ensuite raconter à sa manière, à son jeune maître, ce qu'il avait vu et entendu.

Un jour la diligence arrivait de Paris, Jean était à son poste d'observation, et Pierre à sa fenêtre. Ce dernier vit son compagnon ôter respectueusement son chapeau ciré à un voyageur qui descendait de voiture et s'entretenir quelque temps avec lui, puis le conduire à l'hôtel qu'ils avaient habité à leur arrivée.

« Ce soir il aura une histoire à me raconter, se dit Pierre ; c'est sans doute un officier de marine qu'il vient de rencontrer, car il était prodigieusement poli... » Sur ces entrefaites Jean arriva.

« Tu as rencontré une ancienne connaissance, mon vieux camarade ; avez-vous parlé de vos voyages ?

— De nos voyages? répondit-il : je voudrais que sa présence ne m'eût rappelé que les années passées sur mer. Tenez, maître, la présence de cet homme m'a fait mal et pitié.

— Comment cela? demanda Pierre étonné.

— Ah ! c'est une vilaine histoire que je n'ai jamais racontée à personne.

— Cet homme est donc un misérable?

— Non, maître, non; il est malheureux...

— Tu ne peux pas me raconter son histoire ? »

Jean hésita à répondre...

« Bast ! dit-il enfin, vous n'êtes pas pour moi un homme ordinaire, et si j'ai mal fait une fois dans ma vie, vous ne me mépriserez pas pour cela : il n'y a bon cheval qui ne bronche. »

Il parut se recueillir, et baissant les yeux, il dit :

« C'est que vous pourriez me faire du mal, si vous le vouliez, monsieur Pierre, quand vous saurez ce que j'ai à vous raconter. C'est égal... vous ne saviez pas, car je ne l'ai encore dit à personne, qu'après avoir passé quelques années sur mer, j'entrai au service d'un noble des environs de Rennes, et que c'est après avoir passé un an dans son château que je jugeai prudent de remonter sur les planches flottantes et d'aller passer mes inquiétudes dans les pays étrangers... »

Pierre prêtait toute son attention à ce long préambule qui devait lui annoncer un crime dont son compagnon et l'étranger avaient été les acteurs ou les témoins. Jean continua :

« La personne que je viens de rencontrer d'une manière si inattendue était dans ce temps-là mon maître; il vivait dans une étroite union avec sa femme; pauvre femme! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, quand un cousin ancien émigré arriva du Canada... de Québec, je crois. Ce cousin avait une mine farouche, un caractère sombre et emporté. Il faut vous dire que ma maîtresse avait mis au monde un petit garçon depuis quelques mois; une nourrice l'allaitait au château, car la pauvre dame était faible et incapable de remplir ce devoir de mère. Nous allions quelquefois à la ville, la nourrice y venait aussi. Je ne sais quelle affaire pressante y appela nos deux maîtres : comme ils partirent au commencement de la nuit, ils craignirent d'altérer la santé de l'enfant, et n'emmenèrent avec eux qu'un cocher et moi. A quelques lieues de

là mon maître se rappela qu'il avait laissé quelque chose au château, sur une table, dans son cabinet. Il me commanda de l'aller chercher, et pour que je n'éveillasse personne, il me donna la clef d'une porte dérobée. Je revenais avec les papiers, car c'était un gros rouleau de papiers, et je sortais par la porte du jardin, lorsque je vis un homme enveloppé dans un manteau qui s'éloignait rapidement vers les bois ou vers la grand'route : je n'avais point à m'inquiéter de lui; je pensai que c'était le cousin de mon maître, qui était habitué à faire de pareilles sorties nocturnes, et je me rendis en hâte à la ville. Ma maîtresse, inquiète d'être éloignée de son fils, pressa tellement le retour que nous rentrâmes la nuit suivante au château.... mais elle eut mieux fait de rester à la ville, car ce qu'elle apprit en arrivant fut cause de sa mort.

— Oh ! fit Pierre...

— C'est comme je vous le dis, maître; on avait enlevé son fils, et la nourrice avait disparu... Le spectacle que j'eus sous les

yeux me toucha tellement que je ne l'oublierai jamais, dussé-je vivre encore cent ans... il y a cependant plus de vingt-trois ans de cela. »

Pierre éprouva une sensation étrange à l'énoncé de cette époque.

« Continue, dit-il d'une voix émue. Et l'enfant ne s'est pas retrouvé?

— Jamais! répondit Jean en baissant la tête; et j'aurais pu peut-être empêcher cet enlèvement, car l'homme que j'avais découvert en sortant du château était le ravisseur.

— Il était le ravisseur, fit Pierre, et tu ne l'as pas dénoncé?

— Attendez, répondit Jean, dont la voix tremblait d'émotion... Envoyé, comme tous les autres, aux recherches et aux informations, je découvris la nourrice dans une pauvre cahutte isolée; elle avait reçu une balle en pleine poitrine et allait expirer sous peu; elle ne put me dire que ces mots : « J'ai mis dans les langes de Léon des

papiers que j'ai eu le temps de prendre dans le secrétaire de madame... » Je ne compris plus ce qu'elle disait, l'agonie de la mort la torturait. »

Une exclamation était échappée à Pierre, son visage s'était couvert de sueur, il ne ne pouvait plus respirer.

« Oh ! s'écria Jean, vous allez vous trouver mal !... » Et il allait appeler, lorsque son maître, revenu à lui, lui dit :

« Continue, mon ami.

— Eh bien! elle mourut, la pauvre femme; on l'avait trouvée dans un sentier tellement effrayée qu'elle oubliait la douleur que devait lui causer sa blessure, pour s'écrier avec égarement et en regardant en arrière : « Il vient... mon Dieu!... il vient... ayez pitié de moi... » Elle passa une partie de la journée dans un délire continuel, et ce fut à ma vue qu'elle en sortit pour expirer aussitôt.

» Je revenais au château, porteur de cette triste découverte, lorsque je rencontrai le cousin de ma maîtresse. J'hésitais à

lui rapporter les choses que j'avais vues et entendues ; il fallut bien parler : son visage s'assombrit, il me jeta un regard profond qui me fit frissonner. « Ces nouvelles accableront ma cousine dans l'état où elle est, me dit-il; tais-toi quelques jours... » Mes soupçons devinrent si violents qu'au risque d'encourir sa vengeance j'allais tout raconter à mes maîtres; mais comment l'eussé-je osé? la dame était expirante, et son mari, plongé dans la douleur, ne quittait plus le chevet de son lit. »

Des larmes roulaient dans les yeux de Pierre....

« Enfin, ma pauvre maîtresse mourut; mon maître resta anéanti durant plusieurs jours, personne ne pouvait lui parler. Ces événements m'avaient bouleversé la tête, je n'avais plus de goût à rien, lorsqu'une nuit, éveillé par de cruelles images, j'entendis ouvrir doucement ma porte : j'allais me précipiter de mon lit, mais je vis à l'instant la lumière d'une lanterne briller à mes yeux. C'était le cousin. « Ne te lève pas, me dit-il; j'ai à t'entretenir. »

» Il posa sa lanterne sur la table de manière que la lumière éclairait mon visage; ensuite il s'approcha de mon lit et me dit sourdement : « Tu as été marin? — Oui, monsieur le chevalier. — C'est bien, ajouta-t-il; j'ai besoin de tes services. » J'allais parler... « Ecoute, me dit-il, j'ai des affaires de la dernière importance à terminer à Québec, je veux t'y envoyer... Voici des papiers que tu remettras à leur adresse, et tu suivras de point en point la marche que t'indiquera mon correspondant. »

» Je voulais lui faire observer que j'étais un homme simple et sans instruction. « Tu n'as besoin ni d'instruction ni d'esprit pour terminer une affaire qui se bornera pour toi à remettre ces papiers et à me rapporter une réponse. Dors, tu partiras demain matin. » Il sortit.

» Vous comprenez bien que je ne pus dormir; tout cela me roula dans la tête comme le navire roule dans une forte houle.

» Au point du jour, j'étais debout, et

lui aussi ; il me remit une bourse bien garnie, un lourd porte-manteau, m'assura que je trouverais un navire en destination pour la Nouvelle-Orléans au port de Saint-Malo, et qu'il avait écrit pour y arrêter et faire payer mon passage.

» Je ne voulais pas partir sans faire mes adieux à mon pauvre maître ; le cousin s'y opposa. « Il est toujours, me dit-il, dans son état d'anéantissement. »

» Un des meilleurs chevaux de l'écurie, sellé, bridé, et chargé de mon porte-manteau, me fut amené dans la cour ; je devais le laisser à Rennes et prendre la voiture pour Saint-Malo. L'éclat des yeux de cet animal m'effraya un peu ; j'avais oublié sur mer mon ancien état de pâtre. « Prends par le bois, me dit simplement le cousin, la route est plus courte. » A peine j'étais en selle que mon cheval prit le mors aux dents, m'emporta avec une inconcevable rapidité dans la route contraire à celle que m'indiquait le cousin, et alla se plonger dans une mare heureusement peu profonde où il but une si grande quantité d'eau que

j'en fus étonné. Il se calma, et je pus le maîtriser. Arrivé à la ville, la tête pleine d'inquiétudes et de soupçons, je racontai mon aventure au palfrenier. « Il faut qu'on ait donné du vin ou du sel à cette bête, me dit-il ; vous êtes heureux qu'il n'ait pas pris la route de l'étang marécageux, car, tout marin que vous ayez été, vous n'auriez pu nager dans la boue, et elle est profonde, vous le savez, mon ami Jean. »

L'étang dont il me parlait longeait justement la route du bois. Je gardai mes soupçons, et me tins sur le qui-vive. Vous allez voir que j'agissais prudemment. La voiture ne devant partir que le surlendemain, j'allai promener par la ville. En passant devant le couvent des Jacobins, un homme d'assez mauvaise mine m'aborda et me demanda si je n'avais pas été à bord de l'*Hirondelle*. C'était la vérité ; j'avais attaché mon hamac plus de trois ans sur ce navire. Il m'engagea à entrer dans un cabaret, prétendant qu'il avait des renseignements à me demander. Sa figure ne me revenait point ; il me chercha une querelle

d'allemand, et me proposa une partie de bâton. Je fis ce que pus pour l'éviter ; mais enfin mon naturel peu endurant m'entraîna. Munis chacun d'une arme qui se trouva toute prête, comme par enchantement, nous gagnons les prairies qui bordent la Vilaine : mettant de côté nos habits, nous allions commencer la lutte, quand, examinant mon arme, je m'aperçus qu'elle était fendue, c'est-à-dire qu'à la première parade elle allait voler en éclats entre mes mains, et me laisser sans moyens d'attaque ni de défense en face d'un gaillard bien armé et assez solidement taillé.

» Dissimulant ma découverte, je lui dis : « Voyons si les armes sont de la même longueur et de la même pesanteur. » Il y avait des témoins sur le pré ; il n'osa s'y refuser... Dès que j'eus les deux bâtons en mon pouvoir : « Approchez-vous, dis-je aux témoins. » Ils s'approchèrent. « Voyez, ajoutai-je en leur montrant les deux bâtons, la loyauté de ce jeune homme : c'est lui qui a fourni les armes, et voici le bâton qu'il m'a remis. » Les témoins montrant une

vive indignation, il parut un instant interdit. « Jeune homme, me dit un batelier, connaissez-vous votre adversaire ? — Non, répondis-je, et j'ignore encore pourquoi il m'a forcé de venir ici. — Eh bien ! lisez sa profession sur son épaule ; il y porte une enseigne gravée par le fer rouge. — Un forçat ! m'écriai-je en me reculant avec dégoût... » Les témoins se mirent à le huer, et il se retira en me montrant le poing. « Prenez garde à vous, ajouta le même batelier ; on dit qu'il est souvent payé pour faire de mauvais coups. » Ces paroles m'expliquèrent sa rencontre et sa supercherie. Je regagnai l'hôtel sans désagréments ; et après avoir réfléchi, je jugeai prudent de partir à pied le matin et de reprendre du service sur mer.

» Le porte-manteau me parut trop lourd ; je l'ouvris pour n'emporter que les choses les plus nécessaires, laissant le reste à l'hôtel. Quel fut mon étonnement en trouvant dedans, enveloppé dans une de mes chemises, un couvert en argent aux armes de mon maître ! Le palfrenier était présent

à l'ouverture du porte-manteau; ma surprise lui parut si réelle, qu'il me dit : « Jeune homme, n'emportez point cela; allez trouver le magistrat, qu'il fasse un inventaire de tout ce que vous avez. Eloignez-vous du pays, vous gênez quelqu'un plus fin que vous. » Je suivis son conseil. Le magistrat était un brave homme; il m'écouta d'un air incrédule cependant. Il entendit aussi la déposition du palfrenier, et me demanda les papiers dont j'étais porteur. Il ne voulut ouvrir que la lettre adressée au capitaine du navire... c'était une belle recommandation vraiment!... Il lui disait que, voulant, par un reste d'intérêt, éloigner un ancien serviteur de sa famille coupable de faits qui pourraient le conduire loin, il le priait (il paraît qu'il le connaissait) de m'embarquer sur le premier navire en partance, en me recommandant au capitaine.

» Cette lecture me rendit furieux. J'allais parler ; le bon magistrat eut pitié de mon inexpérience et me calma; mais il ne se fit plus scrupule d'ouvrir les papiers à la destination de Québec : c'était une aussi belle

recommandation... Vraiment le bon Dieu me protégeait visiblement, en me faisant éviter des piéges qui m'étaient tendus jusque dans le Nouveau-Monde, si j'y arrivais sain et sauf. Le magistrat était trop clairvoyant pour ne pas démêler la vérité; il me donna le même conseil que le palfrenier, m'exhorta au silence, et me dit que je ferais mieux, puisque je voulais prendre du service sur mer, de me diriger plutôt vers Brest que vers Saint-Malo... Je visitai en sa présence ma bourse; elle contenait vingt-cinq louis de vingt-quatre francs chacun; il me dit que je pouvais disposer de cet argent et des objets à mon usage dans la valise. Muni d'un passeport, je m'éloignai rapidement de la ville et je m'embarquai à Brest sur le *Duguay-Trouin*.

» Mais maître, je vous ennuie; vous ne m'écoutez plus!...

— Mon ami, lui dit Pierre d'un ton presque solennel, c'est la divine Providence qui nous a conduits ici. Va-t-en à l'hôtel, et demande à cet étranger s'il aura la bonté de me recevoir. »

Tandis que le vieux marin exécutait cet ordre, Pierre se promenait avec agitation dans sa chambre, levant de temps en temps les yeux au ciel. Son compagnon lui revint annoncer que l'étranger était incontinent reparti pour Tarbes, et que, vu son état de souffrance, on supposait qu'il se rendait aux eaux des Pyrénées.

« Suivons-le ! s'écria Pierre ; cours chercher une voiture. »

Hélas ! il fut encore obligé d'attendre au lendemain...

Que cette journée lui parut longue ! quelle nuit agitée il passa ! mais il fallait se résigner. Jean ne le reconnaissait plus, lui qu'il avait toujours vu si calme et si patient. Les préparatifs furent faits longtemps avant leur départ ; enfin ils partirent. Nos deux voyageurs arrivèrent à Tarbes ; Pierre jugea prudent de s'informer dans les bureaux des diligences de l'étranger qu'il avait tant à cœur d'atteindre. Il avait pris la voiture de Cauterets.

Nous connaissons déjà combien l'âme et

le cœur de Pierre étaient sensibles aux grandes scènes de la nature, aux beautés de la campagne; eh bien! ses préoccupations furent telles qu'il ne fit pas attention au tableau magnifique et imposant qui se présenta à sa vue aux approches de la petite ville de Lourdes, aux rideaux de montagnes suspendues d'un côté et de l'autre à l'abîme d'où s'élevait la voix mugissante du Gave. Ils traversèrent de nuit la charmante petite ville d'Argelès, et tournèrent brusquement à gauche sur la route de Cauterets, où ils arrivèrent quelques heures après. Tous les hôtels étaient pleins, et les habitants, par un sentiment d'hospitalité digne de ces populations pastorales, cédaient leurs logements moyennant la bagatelle de dix francs par jour, pour quelques pieds carrés d'appartement et un mince mobilier réduit au strict nécessaire. Les obligeants au berret rouge et à la blouse bleue se ruèrent aux portières, enlevèrent les malles, et ne trouvant pas de logement où les remiser, les déposèrent dans la rue, fixant eux-mêmes le prix de leur peine. Le pauvre Pierre qui pensait plus à

l'étranger qu'à un gîte, et Jean qui n'entendait pas le langage de ces espèces de sauvages qui circulaient autour d'eux, se trouvaient fort embarrassés, quand une vieille femme borgne, au verbe haut, vint leur offrir une chambre ; on venait d'en enlever le cadavre d'un mourant, et le lit était encore chaud de la dernière chaleur d'un homme qui vient de passer de la vie au trépas.

Les voilà installés ; l'affreuse mégère les eût laissé coucher entre ces draps qu'elle avait seulement exposés à l'air vif de la vallée, si la servante, plus humaine, ne les eût avertis secrètement. Qu'importait à Pierre ces misères de la vie ! placé à sa fenêtre, son regard interrogeait tous les étrangers. Jean, plus attaché à ses aises, se disputait avec la dame du logis, et avait trouvé avec qui compter.

« Allons, mon ami, lui dit Pierre, allons aux recherches ; et il se dirigeait vers l'escalier.

— Oui, allons-y, répondit Jean ; mais avant de sortir serrons nos effets et surtout

cette bourse que vous laissez sur la table, afin qu'à notre retour nous ne soyons pas obligés d'aller à leur recherche; je crois qu'il serait plus difficile de les rétrouver que la personne de M. le comte de Kergus.... »

Jean prononçait pour la première fois ce nom; il ne remarqua pas le tremblement nerveux qui s'empara de son maître lorsqu'il l'eut prononcé, et sortit à sa suite. Quoique la ville de Cauterets fût fort petite, ils passèrent cependant une partie de la journée sans rencontrer l'étranger, et même sans découvrir où il était logé. Enfin Jean fit cette découverte; mais le comte n'était point au logis. Ils se rendirent aux établissements des bains, et ne furent pas plus heureux. « La personne que vous cherchez, leur dit un employé des bains de la Raillère, est partie ce matin avec un guide, et a suivi le sentier qui conduit en Espagne. »

Pierre demanda aussitôt un guide, et se mit en route; il pouvait être deux heures de l'après-midi, et la chaleur était dévorante.

Déjà la vallée de Cauterets était loin d'eux; ils suivaient de rudes et raboteux sentiers, tantôt entre des gorges profondes, et tantôt sur des escarpements de la montagne ou sur des pentes dangereuses. Le guide les dirigeait vers tous les lieux qui peuvent exciter la curiosité des étrangers, supposant que le comte de Kergus n'avait eu d'autre but que d'explorer les montagnes, comme tous les autres étrangers curieux les explorent ; mais leur recherche était vaine ; seulement, dans un passage humide, ils virent récemment empreintes sur le sol des traces de pieds de cheval. Le guide, après en avoir examiné attentivement la direction, leur demanda s'ils savaient le nom du guide pris par le comte. Sur leur réponse négative il parut soucieux, et plongea ses regards dans les vallées profondes dont les empreintes des chevaux prenaient la direction.

Le soleil baissait à l'horizon, les vents froids de la plaine commençaient à se faire sentir, et l'air déjà refroidi par l'atmosphère devenait poignant. L'inquiétude du guide n'avait point échappé à l'œil interrogateur de Pierre : il souffrait horriblement.

Un gave profondément encaissé roulait bruissant, et sur le bord plusieurs empreintes de pas de cheval se retrouvèrent encore. Ils étaient à pied.

« Il faut passer cette eau, dit résolument le guide ; mais laissez-moi le soin de chercher un gué. »

Il remonta le courant, et on entendit peu après le cri qui devait être le signal pour aller le rejoindre.

Le gué était praticable ; mais lorsqu'ils entrèrent dans l'eau, ils la trouvèrent tellement froide qu'il fallait toute l'ardeur qu'ils mettaient à cette recherche pour en supporter le contact. Il redescendirent le cours du torrent jusqu'au point où les chevaux avaient dû le passer : sur ce bord comme sur l'autre les empreintes étaient visibles. Ils les suivirent sur les flancs de la montagne, et atteignirent un haut plateau où toute trace disparaissait.

Les pics lointains et les plus élevés avaient encore l'extrémité de leurs aiguilles éclairée par les derniers rayons du soleil. L'inquié-

tude du guide devint si manifeste que Pierre lui demanda presque en tremblant ce qu'il pensait. Cet homme le regarda en silence quelques instants, puis lui répondit : « Je voudrais savoir le nom du guide ; cette partie des montagnes est rarement parcourue par d'autres personnes que par des contrebandiers espagnols : elle est dangereuse, et, vous le voyez, il n'y a plus de soleil. » Sa main s'était étendue vers le sommet du Mont-Perdu, dont la pointe seule était encore éclairée.

« Peut-être, dit Pierre, qu'une autre route peut se diriger vers Cauterets.

— Il n'y en a pas pour des chevaux, et elle ne serait pas praticable pour d'autres hommes que les contrebandiers... »

Il poussa des cris aigus et prolongés, qui se perdirent dans le silence effrayant des montagnes. « Cherchons un gîte », dit-il alors.

Le point où ils se trouvaient était fort élevé et entouré de tous côtés de vallées profondes déjà enveloppées de ténèbres ;

dans le lointain, sur les cours sinueux des ruisseaux et des gaves, de longues traînées de vapeurs s'allongeaient comme d'immenses serpents, et se condensaient sous le froid piquant de l'atmosphère : le ciel était parfaitement pur.

« J'entends des murmures, s'écria Pierre, dont tous les sens se trouvaient surexcités...

— Les murmures des gaves, répondit le guide ; le vent vient de changer. »

En longeant une des pentes, ils découvrirent un amas de rochers et une espèce de grotte formée par des quartiers de roc superposés les uns aux autres. A quelque distance, des chênes et d'autres arbres se dessinaient au-dessus du sol, couvert d'une bruyère épaisse et d'arbrisseaux épineux.

« Nous aurons du feu », dit le guide; et tous les trois se mirent à amasser du bois et des arbrisseaux qu'ils allumèrent à l'entrée de la grotte.

Jean n'était pas oisif; après avoir exploré cette cavité éclairée par la flamme, et re-

connu qu'elle ne renfermait aucun animal dangereux, il choisit deux gros cailloux ronds, les renferma au bout de deux mouchoirs, et en donna un à Pierre, engageant le guide à en faire autant.

« Nous n'avons à craindre ici que le froid et les ours, répondit-il, et le feu nous préservera des uns et de l'autre. »

Jean, en véritable marin, ne s'était point embarqué sans biscuit; ils purent donc se restaurer. Mais la nourriture de l'espérance commençait à manquer à Pierre.

« Calmez vos inquiétudes, lui dit le guide, une nuit est bientôt passée; demain le soleil nous éclairera, et quoique cette région des montagnes ne soit pas connue, nous ferons des recherches telles que nous les retrouverons vifs ou morts. »

Ce dernier mot fit tressaillir Pierre; le guide pensait donc qu'ils pouvaient avoir péri!...

Lorsque les précautions eurent été prises pour que le feu ne s'éteignît point, et pour

qu'ils pussent passer la nuit sans souffrir trop du froid, chacun s'étendit sur des fougères. Un d'eux devait veiller, tandis que les autres se livreraient au sommeil.

Pierre désira commencer cette veille. Appuyé sur le coude et tourné vers l'ouverture de la caverne, il portait ses regards tantôt sur la flamme qui voltigeait au-dessus du brasier, tantôt sur les masses noires et silencieuses des monts qu'éclairaient seulement les étoiles dont l'éclat resplendissait dans le firmament. Ses pensées devinrent accablantes : à l'instant où il allait retrouver un père, où son cœur, son âme étaient remplis des plus douces espérances, il allait peut-être retrouver son cadavre et n'embrasser qu'un corps sans vie, lui qui sentait si bien le bonheur d'avoir un père.

C'est dans ces heures de tristesse de l'âme que le sentiment religieux s'élève avec force et nous fait reporter toutes nos joies en Dieu. Pierre pria avec ardeur ; il s'était mis à genoux, et, joignant les mains, il faisait une de ces prières qui ne trouvent point l'oreille de Dieu fermée, quand il crut entendre un

bruit indéterminé ; mais c'était un bruit. Il éveilla doucement ses deux compagnons, ils écoutèrent.

« Ce sont des pas d'hommes, dit le guide, le trot de l'ours est plus sourd et plus lent ; mettons-nous à l'abri derrière cette saillie du rocher. »

Le bruit cessa un moment de se faire entendre, puis devint plus distinct.

« Il sont deux ou trois, dit Jean à son tour » ; et il s'armait de son mouchoir chargé d'un caillou. Pierre suivit son exemple.

« Laissez-moi faire », dit le guide. Aussitôt il poussa son cri de montagnard, un autre cri semblable y répondit. « Contrebandiers, dit-il, n'ayez aucune crainte. » Il sortit de la caverne ; nos deux compagnons auraient pu entendre leur conversation s'ils avaient compris le patois pyrénéen. Les éclats de rire qui suivirent leur firent bannir toute crainte : il paraissait que leur guide n'était pas avec des inconnus.

Contrebandiers et guide pénétrèrent dans

la retraite : les premiers étaient au nombre de trois, et avaient des ballots passés en sautoir sur une épaule ; un seul était armé d'un long fusil et de deux pistolets, les deux autres n'avaient que des pistolets et des bâtons ferrés. Ils portèrent la main à leur berret et se montrèrent polis, mais ils ne purent s'entretenir avec nos deux amis, car ils ne parlaient que le patois et l'espagnol.

« Notre feu les inquiétait, dit le guide à Pierre ; ils ont des marchandises dans le voisinage, et n'osaient pas entrer, quoiqu'ils sussent bien que les postes des douaniers n'allument pas de pareils feux la nuit... J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, poursuivit-il ; je crois qu'ils ont rencontré ceux que vous cherchez : comme ils ont des chevaux, et qu'ils se défient de l'autre guide, ils ont pris les chevaux et ont conduit les deux hommes sur la frontière espagnole ; mais ils n'éprouveront aucun mal, et dès que l'expédition sera terminée, ils leur rendront leurs chevaux et leur liberté... Restons ici, demain matin ils viendront nous reprendre et nous conduiront auprès des étrangers. »

Ce récit ramena le calme dans l'âme de Pierre : il accepta la gourde que lui offrit un contrebandier, et but un peu d'eau-de-vie. Malgré le feu, le froid était très vif ; ce cordial le réchauffa.

Les contrebandiers s'éloignèrent, et nos trois voyageurs purent passer tranquillement le reste de la nuit.

Malgré, ou plutôt à cause de la nouvelle rassurante qu'il venait d'apprendre, Pierre ne put s'endormir ; mais le cours de ses idées n'était plus désolant ; et si le reste de la nuit lui parut s'écouler lentement, c'est que l'espérance est encore plus impatiente que la crainte, et Pierre espérait.

Il faut avoir parcouru les Pyrénées et vu le lever du soleil du haut de leurs pics pour se faire une idée de la majesté de ce spectacle.

A l'instant où les premiers rayons éclairent les hauts sommets, la surface des terres inférieures est encore plongée dans ces demi-ténèbres qui ne sont ni le jour ni la nuit, mais une clarté douteuse, douce, triste, qui

porte à la réflexion... Souvent des amas de vapeurs s'accrochent autour des sommets, les enveloppent et redescendent lentement vers leurs bases, ou bien s'échappent, se fondent dans l'air, et disparaissent aux yeux. Les vallées toujours sombres et murmurantes offrent à l'aspect de longues nuances plus ou moins prononcées, qui tranchent sur le fond grisâtre de la croupe des montagnes. Ce spectacle fut sous les yeux de Pierre, et il ne le vit point; son âme tout entière était à l'espérance et à la crainte.

« Partons, dit-il au guide...

— Et où irions-nous si les autres ne viennent point? C'est qu'ici les routes ne sont point tracées, il n'y a point de poteaux pour nous les indiquer; il faut attendre : voici l'aurore, ils vont venir. »

Pierre sentit la justesse de cette réponse; mais il croyait que l'instinct le guiderait.

Leur attente ne fut pas longue; un cri les avertit de l'approche de leurs conducteurs, et ils les eurent bientôt rejoints.

« Il y a eu du grabuge, dit un des contrebandiers; mais les habits bleus n'ont rien attrapé. Nos affaires sont en sûreté ; il faut que nous rôdions dans les environs. Pierrine vous conduira avec les chevaux dont nous n'avons plus besoin. »

Pierrine était un contrebandier qu'ils n'avaient pas encore vu, et qu'ils trouvèrent dans un ravin avec les deux chevaux.

Dès que le premier se fut éloigné, Pierrine se mit en tête et les conduisit rapidement, quoiqu'il fût à pied, vers le territoire espagnol.

L'air était froid ; Pierre descendit de cheval et suivit avec ardeur, n'osant ni questionner, ni se livrer à aucune distraction. Après une marche de cinq heures, le guide qui causait avec Pierrine lui dit :

« Nous arrivons; mais il faut que nous attendions ici; car si l'on nous voyait des postes des douanes espagnoles, on pourrait bien nous envoyer une balle; ces gens-là sont fort peu polis. Pierrine ira seul. »

Encore une impatience à dévorer pour

notre pauvre Pierre!... Ils se placèrent derrière des quartiers de rochers d'où l'on pouvait voir sur la gauche, en arrière et vers le territoire français, le pont suspendu nommé le pont d'Espagne.

Le guide les quitta pour aller chercher quelques provisions à une espèce d'auberge qui se trouvait dans ce désert fréquenté par les isards et par les ours.

« Monsieur, dit Jean, quand ils se trouvèrent seuls, je connais la mer et ses solitudes, la mer et ses bourrasques et ses tempêtes. Eh bien! foi de Jean, j'aimerais encore mieux les avoir sous les yeux que ces terres bosselées ou onduleuses, et où l'on ne sait quelle direction tenir. Nous avons agi comme de grands enfants, en partant sans être armés. Si notre guide n'eût pas été honnête, si ces diables de coureurs de montagnes n'eussent pas eu l'esprit occupé ailleurs, savez-vous qu'ils pouvaient nous faire passer le goût du pain? Qu'aurions-nous fait, ajouta-t-il, avec ces armes (il montrait son mouchoir chargé de son caillou), quand

ils pouvaient nous abattre à trente pas avec leurs longs pistolets ?

— Tu vois, répondit Pierre, qu'il ne nous est arrivé aucun malheur ; puisse pareil bonheur être échu à celui que nous cherchons ! »

Le guide leur apporta quelque nourriture dont ils avaient grand besoin. Pierrine revint presque aussitôt.

« Suivez-moi, leur dit-il ; celui que vous cherchez n'est pas loin d'ici. »

Ils descendirent un ravin, puis gravirent le sentier d'une montagne qui leur cachait la vue du Mont-Perdu. La crête de cette montagne était presque unie ; à six cents pas d'eux un homme était assis sur un rocher et leur tournait le dos. « Le voilà ! » dit Pierrine.

Le premier mouvement de Pierre fut de s'élancer ; mais aussitôt un tremblement nerveux le saisit, il fut obligé de s'appuyer au bras de Jean... Il fit signe aux deux Pyrénéens de ne pas les suivre. A mesure qu'ils approchaient, l'oppression de son

cœur augmentait; il fut obligé de s'arrêter...
« Va seul, dit-il à Jean; j'ai besoin de respirer à l'aise. »

Dès que ce dernier fut arrivé auprès du comte de Kergus, le comte se leva, poussa une exclamation, et lui tendit la main.

Pierre restait immobile, les yeux attachés sur lui ; lorsque Jean, attirant l'attention du comte de son côté et qu'il le vit se retourner pour y regarder, il crut qu'il allait chanceler; il éprouvait une espèce de vertige. Quand il les vit venir à lui, l'effort qu'il fit pour se remettre fut si violent qu'un instant sa vue troublée ne distingua plus les objets. Le comte tenait des tablettes à la main.

« Approchez, monsieur, lui dit le comte; votre rencontre dans ce désert de montagnes m'est infiniment agréable. »

Dès que le Pierre eut fait quelques pas, et que le comte eut vu son visage, il s'arrêta comme pétrifié... puis d'une voix émue, il lui dit : « Qui êtes-vous, jeune homme? »

Pierre, plus ému que lui, répondit : « Je ne sais qui je suis... »

Le comte s'arrêta, l'œil ardent, inquiet, et promenant son regard sur le jeune homme.

« Parlez donc encore, lui dit-il; le son de votre voix me rappelle de bien cruels souvenirs. »

« Mon père ! » s'écria Pierre en tombant à ses genoux ; il était évanoui...

« Qu'a-t-il dit? » demanda le comte, d'une voix égarée, à Jean, témoin de cette scène.

« Il a dit : Mon père », répondit Jean en soulevant son jeune maître...

— Son père !... articula le comte ; je n'ai plus de fils... »

Jean desserrant la ceinture de son maître, ouvrant ses habits pour qu'il pût respirer sans gêne, et le comte debout, les bras pendants, examinait ce visage couvert de la pâleur de la mort.

« Il a dit : Mon père! répéta-t-il avec plus de lenteur; qui est ce jeune homme? »

Jean ne lui répondit point, et lui montra

le visage de son maître que le sang venait colorer.

Le comte s'agenouilla auprès de lui, passa sa main sur sa figure, puis apercevant un petit portefeuille qui était tombé quand Jean avait ouvert son habit, il s'en empara et parcourut les papiers qu'il contenait. A peine y avait-il jeté les yeux qu'il poussa un grand cri, et se précipitant sur le corps de Pierre, il lui dit en sanglotant : « Léon, Léon, mon fils, mon enfant... Oh ! écoute-moi... parle-moi... Oui, oui, c'est lui, je n'en doute point; c'est le visage de sa mère, la voix de sa mère... Oh ! mon Dieu, je te remercie!... »

Son émotion fut si violente qu'il tomba à côté de son fils ; mais il reprit aussitôt ses sens, et pressant entre ses bras l'enfant qu'il croyait mort depuis tant d'années, il ne put répéter que ces mots : « Mon fils, mon fils ! »

Lorsque Pierre eut repris ses sens, le comte le tenait embrassé... il jeta ses bras autour de son cou, et lui dit : « Monsieur le comte, écoutez-moi.

— Il me nomme M. le comte, dit celui-ci avec tristesse ; puis se retournant, il dit à Jean : Donne-moi ce portefeuille... Jeune homme, à qui appartient ce portefeuille ?

— Il a été trouvé dans les langes qui m'enveloppaient le jour où je fus abandonné sur la route de Rennes...

— Pauvre enfant ! murmura le comte, en prenant ses mains et les serrant dans les siennes. Quel âge avez-vous? »

Pierre dit son âge et le jour de son exposition...

Une révolution se fit dans le comte de Kergus : prenant la tête de Pierre entre ses mains, et le baisant avec une tendresse délirante, il s'écria : « Il n'y a plus de doute, tu es mon fils... Lève-toi, comte de Kergus; tu dois reprendre ton nom et tes titres à la face des hommes... lève-toi, et embrasse ton père!.... »

Pierre se jeta dans ses bras.

Les premiers transports calmés, Pierre raconta succintement à son père les événe-

ments de son enfance, et comment il avait été mis sur la voie de découvrir sa famille. Quand il raconta le résultat de sa première tentative, décrivant la tourelle où il avait été renfermé...

« Pauvre enfant! s'écria le comte, tu étais prisonnier dans le château qui t'appartient, où ta mère est morte dans la douleur de t'avoir perdu. L'homme qui t'a poursuivi est le cousin de ta mère, je ne puis en douter. La patience de Dieu est lassée, le jour de la justice est venu... Mais parle-moi donc encore... il y a dans ta voix quelque chose qui me remplit le cœur de tristesse et de bonheur. Regarde-moi donc; oui, c'est le regard de ma bonne et douce Adeline; ce sont tous ses traits... » Et le pauvre père commençait à délirer de joie.

Jean marchait derrière eux en s'essuyant les yeux avec le mouchoir dont il s'était armé la veille dans la grotte où ils avaient passé la nuit.

Ils avaient rejoint leurs guides, et se préparaient à retourner à Cauterets. Le comte de Kergus fit observer à son fils, que

nous nommerons désormais Léon, que sa mise n'était point en rapport avec sa condition, et lui manifesta le désir qu'il la changeât. Ce fut la seule chose où l'esprit de caste se manifesta, car le comte avait tant souffert qu'il était devenu étranger aux usages de la société; mais ici les idées de l'enfance prévalurent. Il ne pouvait plus s'éloigner de son fils, il l'écoutait quand il parlait, on eût dit qu'il y avait une mélodie dans sa voix qui le charmait. De son côté, notre jeune Léon était si heureux d'avoir retrouvé son père qu'il ne pouvait le perdre une minute de vue, et qu'il était attentif à ses moindres mouvements. Rendus à la ville, ils eurent le même logement; le comte voulut que son fils allât habiter avec lui; l'idée d'en être séparé un instant ne lui parut plus possible.

Après ces premiers transports, le comte songea à donner une existence légale à l'héritier de son nom, et à le faire rentrer en possession de la fortune qui lui revenait de de droit, et que le crime lui avait enlevé.

« Nous n'avons pas seulement à nous mettre

en garde contre les astuces des hommes de loi, disait-il un jour à son fils, mais il faudra encore nous mettre à l'abri des attaques de mon cousin ; c'est-à-dire savoir qui préparera nos aliments, qui nous les servira ; en un mot, notre vie sera menacée à chaque heure, à chaque minute ; avec la fortune qu'il t'a ravie, il s'est fait un rang dans le monde, et il peut disposer de certaines gens qui n'ont plus rien à perdre. »

Léon comprenait les appréhensions de son père... ce qu'il avait déjà éprouvé lui-même lui prouvait ce que son oncle oserait tenter pour conserver sa position et pour mettre sa réputation à l'abri du mépris public. Ils résolurent de rester incognito à Cauterets, et d'y mûrir leur plan de manière qu'ils n'eussent plus qu'à agir en arrivant à Rennes. Tout entiers à leur bonheur, ils ne fréquentaient aucune des réunions des bains, vivaient dans l'intimité du cœur et de l'âme, heureux l'un par l'autre, et ne désirant pas d'autre bonheur. Le matin, dès que le comte avait pris un

bain, Jean, chargé de provisions, les accompagnait dans les excursions qu'ils faisaient dans les montagnes, où ils passaient une partie de la journée. Le soir, ils revenaient à la ville, soupaient l'un à côté de l'autre ; ne trouvant de bonheur comparable à celui d'être ensemble, ils vivaient heureux de ce bonheur que le cœur comprend. Enfin le terme de la saison favorable pour les bains arriva, et ils quittèrent les montagnes.

Le comte se préoccupait beaucoup des moyens qu'il emploierait pour rétablir son fils dans la position qu'il n'aurait jamais dû perdre. Il eût voulu, pour l'honneur de la famille de sa femme, ne point avoir à traîner devant les tribunaux un homme qui portait son nom, quoique la conduite de cet homme envers lui ait été indigne d'un parent. Ces pensées l'agitaient lorsqu'ils arrivèrent à Tarbes. D'autres pensées occupaient l'esprit de Léon ; il désirait connaître l'histoire de son père, mais il ne savait comment lui faire cette demande ; Jean lui en offrit l'occasion.

La santé chancelante du comte les avait

contraints de s'arrêter quelques jours dans cette ville. Un soir qu'ils revenaient de la promenade, Jean dit au comte :

« Monsieur le comte, je sais bien ce qui s'est passé durant le temps que je suis resté chez vous ; mais depuis, je n'en sais rien. Cependant je voudrais bien savoir comment M. le chevalier de Keralio a dirigé sa barque.

— Il faudra bien que tu le saches aussi, dit le comte à Léon. C'est un récit pénible et douloureux pour moi. Cependant, puisqu'il faut que tu l'entendes tôt ou tard, j'aime mieux le faire dès aujourd'hui ; peut-être qu'il t'inspirera quelque pensée utile pour les démarches que nous allons faire, et que, réunissant nos idées, nous trouverons un moyen de tout concilier pour que l'honneur des membres de la famille de ta mère soit sain et sauf, excepté un misérable !

RÉCIT DU COMTE DE KERGUS.

« La révolution avait dispersé ma famille ; celle du marquis de Keralio, ami de mon père, se trouva aussi jetée sur la terre étrangère où nous nous rencontrâmes.

» Le chevalier de Keralio, cousin germain de ta mère, un peu plus âgée qu'elle, causait des chagrins cuisants au marquis par les passions terribles qui couvaient au fond de son cœur. Homme entreprenant et audacieux, il était dévoré d'une ambition sans bornes, et ne put se contenter de la modeste

existence que lui faisait forcément l'exil de sa famille. Des manœuvres ténébreuses auxquelles il se trouva mêlé attirèrent l'attention du gouvernement anglais ; le chevalier fut contraint de se réfugier au Canada.

» Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de lui ; on le crut mort, et sa famille ne le pleura pas. Ce fut sur ces entrefaites que j'épousai Adeline de Keralio ta mère.

» Le calme s'étant rétabli en France, plusieurs émigrés y rentrèrent et furent favorablement accueillis. J'avais perdu presque tous les membres de ma famille ; je voulus revoir la terre natale ; la santé de ta mère s'altérait sous l'humide température de Londres. Les biens de ma famille, vendus nationalement, ne purent m'être rendus, sauf le château où tu vins au monde, et où depuis tu as été renfermé durant quelques jours.

» Je dus cette restitution à notre ancien régisseur, qui, pendant la terreur, s'était montré patriote exalté, mais qui, ayant épousé une pauvre jeune fille noble dont la

famille entière avait péri dans les prisons ou sur l'échafaud, était revenu à une appréciation plus calme des opinions et des hommes. Je pus lui rembourser en argent la modique somme que lui avait coûté le château et ses dépendances, et j'allai m'y installer avec ta mère.

» Le comte de Kerenrais, oncle maternel de ta mère, vint à mourir; il laissait une fortune considérable placée sur la Banque d'Angleterre, ayant été heureux dans plusieurs spéculations de commerce. Cette fortune, d'après les clauses du testament, revenait au chevalier de Keralio et à sa mère ; en cas de mort de l'un des deux ne laissant pas d'héritier, elle appartenait au survivant. J'eus soin d'écrire au Canada, de donner aux autorités connaissance des dispositions de ce testament, en les priant de faire des recherches pour découvrir le chevalier de Keralio. Près d'un an s'écoula sans que je reçusse de réponse ; ce fut pendant ce laps de temps que tu vins au monde.

» Un jour le chevalier nous arriva à l'imprévu, et sans s'être fait annoncer par

une lettre. Sa figure était sombre, son teint hâlé, et, quoique jeune, de longues et profondes rides sillonnaient son front. Nous lui fîmes connaître les dispositions du testament, et lui proposâmes de régler les affaires de la succession. Il rejeta cet arrangement à un autre temps, sous prétexte qu'il avait besoin de repos.

» Les hommes qui arrivent des pays étrangers ont toujours des récits à faire; c'est pour eux un bonheur de trouver des auditeurs. Le chevalier se montra tellement discret au sujet de ses voyages, que nous ignorâmes même le nom de la contrée du Canada qu'il avait habitée. Nous étions ta mère et moi trop heureux de ta naissance pour avoir les yeux ouverts sur la conduite de ton oncle; elle était cependant des plus extraordinaires. Quoique vivant sous le même toit que nous, il ne nous fréquentait qu'aux heures des repas, s'absentait quand nous recevions des visites, et n'avait pour société qu'un Américain qu'il avait amené avec lui. Ce dernier, aussi sauvage que son maître, passait une partie de sa vie dans

les bois, soit à cheval; soit à faire des courses avec le chevalier.

» Un jour nous reçûmes une lettre de Rennes; elle était de l'avocat qui avait été chargé de liquider la succession. Cette lettre était si pressante que nous partîmes ta mère et moi le soir même pour la ville. Le chevalier, par ce que nous regardâmes comme une bizarrerie de caractère, avait exigé de cet homme de loi que notre affaire fût réglée dans le plus bref délai. On lui supposait l'intention de retourner au Canada. »

Dans cette partie de son récit, la voix du comte devint si tremblante qu'il ne put le continuer.

« Mon père, lui dit Léon, tout aussi ému que lui, Jean m'a fait un récit de tout ce qui s'est passé depuis votre retour au château; puisque ces souvenirs vous sont pénibles, veuillez me dire, je vous prie, comment le chevalier de Keralio s'est trouvé possesseur de votre château. »

Le comte resta un instant pensif; puis,

passant la main sur son front, il reprit son récit...

« Le séjour de ce château où je venais de perdre ce qui m'attachait à la vie me devint odieux; je formai le projet de m'éloigner de la Bretagne et de voyager pour trouver une distraction à ma douleur. Par suite de la mort de ta mère et de la tienne que l'on regardait aussi comme certaine, sans que je pusse soupçonner dans les premiers temps l'auteur de ces crimes, les biens de la famille de Keralio passèrent en possession du chevalier, sauf à lui à les restituer en cas que tu fusses retrouvé vivant.

» Cependant, comme des soupçons s'étaient élevés dans l'esprit de plusieurs magistrats, le chevalier, pour les écarter, se montra généreux envers moi : ma fortune était modique; il proposa de me constituer une rente très forte qui s'éteindrait à ma mort. Cette proposition, que mon chargé d'affaire trouva avantageuse, fut approuvée par lui, car je restai complètement étranger à ces transactions.

» La justice parut avoir oublié l'enlève-

ment de mon fils, et je passai dans le monde pour un homme dont la raison est affaiblie par le malheur.

» Le chevalier avait témoigné le désir de devenir propriétaire du château dont la position convenait à ses habitudes retirées et presque sauvages. Mon chargé d'affaires termina encore cette négociation, et je m'éloignai de la Bretagne.

» Pendant quelques années, je voyageai sans pouvoir oublier les deux pertes que j'avais faites; en proie à une tristesse qui ruinait ma santé et me rendait la vie insupportable, j'avais laissé à Rennes un ancien serviteur qui avait partagé mon émigration, et qui, à ma grande surprise, refusa de m'accompagner dans mes voyages. « Monsieur le comte, me dit-il, je ne puis croire à la mort de votre enfant; laissez-moi dans la Bretagne, je n'y inspirerai aucune inquiétude aux auteurs de ce crime, et je suivrai l'instinct qui me fait espérer que je retrouverai mon jeune maître. » Loin de partager ses espérances, je m'éloignai, me regardant comme désormais seul au monde,

désirant la fin d'une vie qui m'était un fardeau.

» Durant les premières années, je ne reçus point de nouvelles de mon fidèle serviteur ; mais enfin il m'écrivit que s'étant mis au service du chevalier de Keralio, il était parvenu à gagner sa confiance, et que ses soupçons s'étant de plus en plus fortifiés, il le croyait l'auteur de l'enlèvement de mon fils. Il me priait de ne point revenir au pays, parce que ma présence pourrait éveiller des soupçons qu'il était bon de laisser dormir, et me promettait de tout mettre en usage pour savoir ce que mon enfant était devenu.

» Ces nouvelles ne me firent aucune impression ; j'étais si persuadé que mon fils était mort, que tout ce qui m'apprenait qu'il pouvait vivre encore me paraissait une tromperie. Une seconde lettre m'apprit que le chevalier vivait dans une perpétuelle inquiétude, et que si ses affaires de Bretagne n'en étaient pas la seule cause, il fallait que celles qu'il avait laissées au Canada y fussent pour beaucoup.

» A cette époque je vivais à Paris; un

homme m'avait suivi depuis plusieurs jours, et faillit m'assassiner un soir que je rentrais à mon hôtel. Mon fidèle serviteur m'avait cependant averti qu'on en voulait à mes jours. Je pris le parti de voyager continuellement, ne laissant de moi que le moins de traces possibles.

» Le vieux serviteur qui avait consacré sa vie à mon service n'a pu correspondre avec moi, parce que j'ai négligé de lui donner mon adresse, et je suis resté sans relations avec la Bretagne depuis près de douze années.

» Mes rentes m'ont toujours été régulièrement payées, parce que mon chargé d'affaires a eu le soin de faire placer mes fonds sur l'état : je me trouve donc aujourd'hui détenteur d'une fortune assez considérable et qui nous mettra en état de poursuivre l'homme qui a envahi ta fortune et ton nom, et de lui faire rendre ce qui t'appartient légitimement. »

V

Là finit le récit du comte de Kergus ; et ses espérances ranimées par la certitude qu'il avait retrouvé son fils relevant son courage, il se préparait à une lutte judiciaire qu'il eût évitée dans toute autre circonstance.

Quinze jours après, ils étaient logés dans un des faubourgs de Rennes sous des noms étrangers. Le premier soin du comte fut de s'assurer que son ancien serviteur existait encore : il apprit qu'il était au service du

chevalier de Keralio, et, de plus, dans sa plus grande intimité. Une personne de confiance alla le prévenir que deux étrangers désiraient avoir un entretien secret avec lui. Il se rendit en hâte à l'hôtel où le comte et son fils étaient descendus. A la vue de son ancien maître, sa joie fut si vive, si vraie, que le comte ne douta plus de sa fidélité. Le vieux serviteur resta quelque temps en silence les yeux fixés sur Léon; celui-ci, de son côté, l'examinait avec attention, et le reconnut bientôt pour l'homme au mouchoir blanc qui l'avait conduit dans sa première prison.

« Monsieur, lui dit avec émotion le vieux serviteur, je dois vous rappeler un souvenir pénible; mais, croyez-le bien, j'étais persuadé que vous pourriez donner quelques renseignements à mon maître sur une affaire qui me parut l'inquiéter beaucoup... Dès que je compris qu'on voulait vous faire périr je facilitai votre évasion; c'est moi qui vous fis parvenir le fil, la corde et la nourriture, et qui correspondis avec vous. J'ai toujours ignoré les motifs qui portèrent le chevalier

de Keralio à agir aussi cruellement envers vous, et je me trouve heureux de vous avoir sauvé d'une mort certaine, surtout parce que j'aurais été complice innocent de ce crime. »

Le comte prit Léon par la main, et le plaçant en face du vieux serviteur, lui demanda d'une voix qui décelait l'émotion et la crainte en même temps :

« Te rappelles-tu ces traits ? »

Le vieillard le regarda avec un redoublement d'attention.

« Madame la comtesse ! s'écria-t-il... votre fils... mon jeune maître !.... »

Et il se précipita à ses genoux.

« Oh ! pardon ; j'ai failli vous conduire à la mort, quand j'avais consacré le reste de ma vie à découvrir si vous existiez encore, si mes soupçons étaient fondés ; car j'ai toujours pensé que le chevalier de Keralio et son confident avaient commis le meurtre ou l'enlèvement...

— Ce que Dieu fait est bien, répondit

Léon en le relevant : je vous dois la vie, vous avez racheté votre participation innocente par une bonne action : je ne pourrai jamais l'oublier, car les heures passées dans la prison pèsent encore sur mon âme. »

Le comte apprit de lui que le chevalier, toujours poursuivi par la crainte, paraissait depuis quelque temps plus inquiet que jamais, que son confident Tom était devenu inabordable, et qu'enfin les propriétés du chevalier allaient être mises en vente, et qu'il leur supposait l'intention de se retirer dans les pays étrangers.

« Retourne auprès du chevalier, dit le comte, et fais en sorte que je sache quelles sont positivement ses intentions. Il doit ignorer notre arrivée à Rennes.

— S'il le doit ! dit sourdement le vieux serviteur, oh ! je le comprends mieux que vous ; car les tribunaux auraient bientôt à venger la mort de deux victimes et à punir deux coupables. »

Dès qu'il se fut retiré, le comte et son fils s'entretinrent longtemps dans un apparte-

ment séparé. Jean reçut l'ordre de ne point se montrer à Rennes, et l'hôtesse envoya chercher un tailleur.

Revêtus d'habits qui les rendaient méconnaissables, ce qu'une longue absence et le chagrin avaient déjà fait pour le comte, ils sortirent à la nuit tombante, bien armés, et, suivis de Jean, ils se rendirent chez le procureur général.

« Monsieur, lui dit le comte, une affaire qui intéresse une famille honorable et ancienne, qui peut jeter la flétrissure sur une autre famille non moins honorable et non moins ancienne, nous amène devant vous; ce n'est point pour vous faire une dénonciation, c'est pour vous demander des conseils.

— Alors vous ne vous adressez point au magistrat.

— Non, se hâta d'ajouter le comte, mais à l'homme dont la prudence et les hautes connaissances en fait de lois me font sentir la nécessité de m'adresser.

— Parlez, monsieur, » répliqua le procureur général.

Une émotion profonde se manifesta sur le visage du comte ; quand il l'eut surmontée, il dit :

« Il y a bientôt vingt-quatre ans, j'étais heureux et ne désirais rien que la continuation de mon bonheur ; en une nuit, je perdis une femme que j'aimais et un fils dont la mort ou l'enlèvement causèrent cette perte. »

Le magistrat parut plus attentif.

« Les recherches de la justice n'eurent aucun résultat, et dans mon désespoir je quittai cette contrée et allai chercher du soulagement à ma douleur loin d'une patrie qui me rappelait de si cruels souvenirs... Dieu a eu pitié de moi, ajouta-t-il de plus en plus ému, il m'a rendu mon fils ; mais il me l'a rendu sans nom, privé de sa fortune ; et l'auteur de tous ces malheurs est de son sang !... »

Le magistrat porta vivement la main au

cordon de sa sonnette, et commanda de lui apporter une liasse de papiers dont il indiqua la place.

« Monsieur, dit-il en s'asseyant, je désire que vous soyez M. le comte de Kergus... Le temps a fait oublier cette malheureuse affaire à la société, mais la justice n'oublie point. Mon prédécesseur m'a laissé une ample information, je l'ai continuée en silence, et si des preuves suffisantes ne se trouvent pas pour mettre en accusation le chevalier de Keralio, j'ai du moins conçu trop de soupçons pour le regarder comme innocent. Parlez, je vous en supplie. »

Alors le comte lui fit un récit succinct de sa vie depuis cette fatale époque, et Léon prit la parole à son tour, et entra dans le détail des circonstances propres à éclairer le magistrat.

Jean fut aussi entendu.

« J'ai le crime en horreur, dit le magistrat ; mais quand il est descendu des hautes régions sociales, c'est pour moi plus qu'un crime... Demain je serai tout à vous. »

En retournant à son hôtel, le comte, satisfait d'avoir la preuve que la justice ne s'était pas endormie sur le crime, puisque les pièces que le procureur général lui avait communiquées le prouvaient jusqu'à l'évidence, quoique sûr désormais de rendre à son fils son nom et sa fortune, cependant il éprouvait un malaise sourd. Le nom qu'avait porté sa chère Adeline allait peut-être se trouver flétri aux yeux de la société.

Leur nuit fut agitée de tant d'émotions qu'ils ne purent s'endormir; cependant le comte, dont le plan de conduite était aussi prudent que généreux, parvint à calmer ses anxiétés.

A dix heures du matin, le procureur général, les envoya chercher, avec recommandation d'apporter le portefeuille trouvé dans les langes de Léon.

Le magistrat les reçut avec un intérêt plein de bienveillance, et les pria de se tenir dans une pièce voisine dont il laissa la porte entr'ouverte. Un instant après, un pas lourd annonça l'arrivée d'un étranger.

« Asseyez-vous, dit froidement le magistrat... Vous habitez depuis votre enfance la vallée de Liffré?

— Oui, mon bon juge, répondit une voix cassée et tremblante.

— Vous étiez le voisin d'une femme Jégu?

— C'est vrai, mon bon juge.

— Il y a environ vingt-quatre ans, vous trouvâtes un enfant sur la route de Rennes, la nuit était fort avancée, et vous l'emportâtes chez la femme Jégu qui s'en chargea?

— C'est encore vrai, répondit la voix devenue de plus en plus tremblante.

— Ne conservâtes-vous point un portefeuille trouvé dans les langes de l'enfant? »

Il y eut un silence..... le juge réitéra sa question.

« C'est vrai, mon bon juge.

— Ce portefeuille était-il semblable à celui-ci? » demanda le magistrat en lui présentant celui que le comte lui avait remis.

Le vieillard l'examina attentivement, et répondit :

« C'est le même ; je le remis, il y a déjà du temps, à un monsieur que je n'ai plus revu, quoique je sois venu le chercher à l'hôtel de la *Corne-de-Cerf*, où il m'avait donné rendez-vous.

— Savez-vous ce qu'est devenu l'enfant élevé par la mère Jégu ?

— Un riche fermier le prit pour garder ses moutons.

— Le nom de ce fermier?

— Je ne le sais point à présent, la mémoire quitte les gens de mon âge.

— Si l'on prononçait devant vous ce nom, sauriez-vous le reconnaître ?

— Je n'en sais rien ; j'essayerai. »

Le juge prononça plusieurs noms.

« C'est Letornier, dit le vieillard avec vivacité.

— Et le nom de l'enfant, vous le rappelez-vous ? demanda le magistrat.

— Pardieu, répondit le vieillard, je me

nomme Pierre, je voulus qu'il portât mon nom...

— Entrez, messieurs, » dit le magistrat. Puis, s'adressant au vieillard, il lui demanda s'il avait déjà vu ces étrangers. Le vieillard, désignant Léon, lui répondit : « C'est à celui-ci que j'ai remis le portefeuille ; je n'ai jamais vu l'autre. »

Quand le vieillard, largement défrayé de son voyage, se fut retiré :

« Messieurs, leur dit le juge, je ne mettais en doute aucune de vos paroles ; mais la justice ne saurait trop s'éclairer. J'attends dans la journée M. le curé de la Blainie ; je veux vous faire connaître, en l'attendant, la marche que je vais suivre bien malgré moi, mais pour condescendre à la demande de M. le comte de Kergus. Lorsque j'aurai recueilli tous les témoignages qui réduisent les plus audacieux scélérats au silence, je ferai mander le chevalier de Keralio et son confident, et je règlerai mes poursuites subséquentes sur le parti qu'il voudra adopter. »

Il se fit ensuite répéter le récit de Léon, plutôt à cause de l'intérêt qu'il y trouvait que par tout autre motif, mit ses notes en ordre, et revint après rejoindre le père et le fils.

Le bon curé arriva sur ces entrefaites. A la vue de Léon, il poussa une exclamation, ouvrit les bras, et le serra à plusieurs reprises et avec une effusion paternelle sur son cœur.

« Mon père, lui dit son élève en lui présentant le comte.

— Oh! Dieu est juste, s'écria le digne ecclésiastique ; il a donné appui et bonheur à l'opprimé. »

— Opprimé! il ne le sera plus, dit le magistrat ; la loi, qui doit émaner de la justice de Dieu, va aussi le mettre à l'abri des embûches des méchants. En attendant le dénoûment de cette affaire, vous voudrez bien, messieurs, accepter le repas qui nous permettra de nous entretenir encore, tout en satisfaisant aux pauvres besoins de notre nature... J'attends ce soir M. le chevalier de Keralio. »

Environ deux heures après qu'ils se furent levés de table, une voiture se fit entendre dans la cour.

« Veuillez, leur dit le magistrat, reprendre votre poste de ce matin et prêter une oreille attentive à ce qui va se dire. »

Le comte se jeta tout accablé dans un fauteuil; Léon se plaça de manière à pouvoir porter les yeux dans l'autre appartement. A peine eut-il entendu la voix du chevalier qu'il tressaillit... il le reconnut aussitôt pour l'homme avec lequel il avait lutté dans la tourelle, et qu'il avait aussi reconnu sous son déguisement au château de la Blainie.

« Monsieur, dit le magistrat au chevalier, je vous ai mandé dans l'espoir que vous répondrez avec vérité aux questions que j'ai le droit de vous faire, et que je vous adresserais dans une autre enceinte si je ne voulais épargner la honte à une noble famille. »

Ces paroles furent prononcées avec lenteur et accentuation... Le chevalier jeta sur lui un regard fier et farouche en même temps, puis répondit :

« Quand je connaîtrai les questions que vous voulez m'adresser, je jugerai si je dois y répondre.

— Vous n'attendrez pas longtemps, » dit le magistrat en s'asseyant, et faisant signe au chevalier de prendre un siége.

« Quand vous revîntes en Bretagne, le comte de Kergus vous reçut dans son château et vous traita comme un bon parent?

— Comme parent, le comte de Kergus devait me recevoir avec bienveillance; comme intéressé à la succession de mon oncle, il devait me ménager, répondit sèchement le chevalier.

— En termes généraux, vos observations sont justes, répondit le magistrat ; mais un homme qui ne voit que la stricte exécution des clauses testamentaires n'est tenu à aucun ménagement. Il perdit à cette époque (je parle du comte de Kergus), ajouta-t-il, il perdit sa femme par suite de l'enlèvement ou du meurtre de son fils. Vous qui étiez alors seul au château, qui en étiez comme le gardien, comment n'avez-vous rien en-

tendu, rien empêché, et que pensez-vous de ce crime que nos lois punissent sévèrement?

— Si, il y a environ vingt-quatre ans, la justice m'eût fait ces questions, j'aurais pû y répondre; mais ce laps de temps jette beaucoup d'oubli dans les souvenirs.

— Vous n'avez pu oublier ce que vous en avez pensé?

— J'ai cru qu'un crime avait été commis, répondit le chevalier; mais quel en était l'auteur, je ne l'ai pas plus découvert que la justice... Sa voix vibrait en prononçant ces mots.

— Alors, vous le connaissez, répondit froidement le magistrat; car moi, qui la représente, je le connais. »

Le chevalier fit un mouvement sur son siége.

« La justice connaît! dit-il; mais pourquoi attend-elle vingt-quatre ans pour punir?

— Parce que la justice marche lentement... Chevalier de Keralio, je vous arrête au nom de la loi!... »

Il se leva tout droit.

« Je ne connais pas de loi sans formalités, et ici je n'en vois pas. »

Le magistrat lui lança un regard tellement empreint de mépris qu'il resta cloué sur sa chaise et qu'il trembla.

« Ecoutez bien, lui dit le magistrat presque avec hauteur, les preuves sont si accablantes, que devant une cour d'assises vous encourriez la mort ou les galères à perpétuité ; on a voulu, par un sentiment de générosité que je désapprouve, vous offrir une porte échappatoire : voulez-vous en profiter, oui ou non ? »

Le chevalier, soit qu'il fût épouvanté, soit qu'un remords le talonnât, se tut.

« Voulez-vous en profiter, oui ou non ? répéta le magistrat d'une voix vibrante.

— Vous êtes impérieux, monsieur, répondit le chevalier avec un calme apparent ; je ne sais rien, et vous me proposez, vous exigez une décision.

— Je n'exige pas, répondit le magistrat;

j'oublie mon devoir... Ah! vous ne savez rien? eh bien, je vais vous instruire. »

Alors il prit ses notes, et, liant les faits, il les lui exposa, les commenta, et en tira la conclusion.

« Si cela ne vous suffit pas, ajouta-t-il, ces messieurs voudront bien aider votre conviction. »

Il se dirigea vers la porte de l'appartement où le comte et les autres personnages étaient réunis.

« Entrez », leur dit-il...

Le chevalier avait fait un pas vers la porte.

« Ne tentez rien, lui dit le magistrat : deux gendarmes sont dans la chambre d'entrée et ont ordre de vous arrêter... Monsieur désire que la chose se passe sans bruit », ajouta-t-il en désignant le comte de Kergus.

Le chevalier était retombé anéanti sur son siége, en voyant le comte, son fils, et Jean que l'on avait aussi introduit.

« Comte de Kergus, reconnaissez-vous ce jeune homme pour votre fils? demanda le magistrat.

— Oui, dit le comte d'une voix altérée.

— Jeune homme, reconnaissez-vous M. le chevalier?

— C'est lui, qui m'a fait arrêter, qui m'a déclaré que, si je ne lui remettais pas certains papiers, je périrais par la faim; c'est lui qui s'est introduit chez moi armé, et que j'ai laissé libre quand j'ai su qu'il portait le nom de ma mère.

— Honnête serviteur, reconnaissez-vous monsieur pour avoir été votre maître? »

Jean leva la tête et répondit :

« Je le reconnais pour le parent de mon maître; je crois en mon âme et conscience qu'il a voulu faire périr le fils de M. le comte. Au reste, vous avez toute ma déposition. »

Le chevalier était resté pâle et frémissant; un mouvement contractile agitait ses paupière et son front.

Le magistrat ajouta :

« Si cette explication, monsieur le chevalier, ne vous suffit pas, vous pourrez en demander une plus étendue devant la cour d'assises.

— Que voulez-vous donc? demanda péniment ce dernier.

— Ce que nous voulons, répondit le magistrat, est moins que ce que je devrais exiger : la restitution des biens du jeune comte de Kergus, et que vous quittiez la Bretagne sous vingt-quatre heures.

— Non, s'écria le comte, le parent de ma chère Adeline ne doit pas s'éloigner comme un malheureux ; qu'il se désiste de tout, suivant les formalités de la loi, et qu'il emporte une somme suffisante pour exister honorablement en pays étranger.

— Comte, s'écria le magistrat avec véhémence, vous n'avez pas ainsi le droit d'exiger que cet homme ne reste pas en France ; il faut un jugement.

Le chevalier jeta un regard suppliant sur le comte ; celui-ci dit au magistrat :

« Le chevalier de Keralio va faire un écrit par lequel il reconnaît que ses biens, venant de la succession de son oncle, appartiennent à mon fils loyalement, légitimement, et prendre l'engagement de passer sa vie hors de France.

— La générosité vous aveugle, monsieur, dit le magistrat ; qu'il en soit fait selon vos désirs. »

Le chevalier rédigea l'écrit sous la dictée du magistrat, demanda vingt-quatre heures pour mettre ordre à ses affaires, et signa l'engagement de quitter la France sous huit jours. Il put se retirer ; mais le magistrat le mit sous la surveillance de deux agents de police qui ne le quittaient pas.

Léon fut reconnu publiquement par son père, et rentra en possession de tous ses biens sans trouver aucun obstacle.

Le chevalier de Keralio partit pour l'étranger, et depuis on n'entendit plus parler de lui.

Le père et le fils, plus heureux qu'ils n'eussent osé l'espérer, restèrent les amis

les plus intimes du bon magistrat qui avait mené leur affaire à un si prompt dénoûment, et n'oublièrent point les personnes qui leur avaient été fidèles.

Le vieux serviteur suivit le jeune comte au château de la Blainie, où son père l'accompagna aussi. Jean le Marin fit des efforts incroyables pour ne pas raconter tout ce qu'il avait vu et entendu. Le vieux voisin de la mère Jégu reçut une pension de six cents francs, et allait répétant : « Quelque chose me disait que ce portefeuille me porterait bonheur. »

La petite propriété de la mère Jégu fut achetée et donnée au seul descendant qui lui restait encore ; enfin la colonie des landes vit s'augmenter son bien-être. Jean, déclaré majordome, soigna sa personne, et quoiqu'il eût passé la cinquantaine, se maria dans le pays avec une excellente femme d'un âge convenable. Il lui racontait le soir, durant les veillées d'hiver, ses campagnes marines et terrestres, et finissait toujours par ce refrain : « Il est bien vrai qu'il y a un Dieu qui récompense les bons et punit les mé-

chants ; ne nous couchons pas sans le prier, ma bonne Michon. »

Le jeune comte Léon fit un mariage analogue à son rang et à sa fortune, rebâtit un nouveau château à la Blainie, prit pour aumônier son ancien maître et ami, et passa avec son père une vie douce et heureuse.

Si le voyageur qui avait vu les landes il y a trente ans repassait dans les mêmes lieux et demandait qui a opéré ces prodiges, le premier colon lui répondrait : « C'est Pierre le Pâtre, aujourd'hui comte de Kergus ; que Dieu le bénisse !... »

FIN.

Isle. — Imp. Martial Ardant frères.


[redacted]

